



HAL
open science

**De La guerre des boutons à la guerre des boutons.
Écrire des mondes historiques/fabriquer du politique.**

Noël Barbe

► **To cite this version:**

Noël Barbe. De La guerre des boutons à la guerre des boutons. Écrire des mondes historiques/fabriquer du politique.. Flavie AILHAUD; Noël BARBE. Pergaud.. l'Autre, Editions du Sekoya, pp.15-58, 2017, Les Cahiers de l'ethnopoie, 978-2-84751-148-2. halshs-01843154

HAL Id: halshs-01843154

<https://shs.hal.science/halshs-01843154>

Submitted on 10 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De la guerre des boutons à la guerre des boutons. Écrire des mondes historiques/Fabriquer du politique

Noël Barbe

Traiter les textes de Pergaud comme de monuments ou comme de documents, reprenant la distinction que fait Michel Foucault dans *L'archéologie du savoir*. Là est sans doute une alternative principale, sinon radicale, une ligne de départage entre deux façons de le lire, de le comprendre et de le mettre au travail.

Documents, ses textes ne seraient que les signes d'autre chose¹ et le principe de leur lecture se situerait dans un à-côté, sans cesse il faudrait les rapporter et trouver leur principe de validité dans une extériorité, selon des relations certes variables mais fondatrices. Ce principe est mis en œuvre dans la plupart des lectures de Pergaud, selon des modalités assurément différentes mais toutes mettant au travail la question : qu'est-ce que Pergaud nous dit *de* ? plutôt que qu'est-ce que Pergaud nous dit ?

1. *De*

1.1. Des traces ?

Dans cette mise à l'épreuve documentaire, une première modalité transforme une part de l'œuvre de Pergaud en source, c'est-à-dire en une trace sur le cours historique du monde. C'est par exemple le cas, du côté de l'ethnographie, pour Arnold Van Gennep et Colette Méchin.

La seconde dans un travail sur les pratiques charcutières en Franche Comté², plus précisément sur les différentes manières de faire – échauder, griller, saler, fumer...– et leur distribution dans l'espace régional, s'intéresse aux tuyés, immenses cheminées où se fume la viande, technique concurrente du salage, qu'il se fasse à sec ou en saumure. À l'appui de son enquête, Colette Méchin convoque des dialectologues mais aussi, pour sa valeur descriptive, « la captivité de Margot³ », texte bien connu du « Franc-Comtois Louis Pergaud⁴ » écrit l'ethnologue.

« Immense cheminée villageoise de quatre m² de surface à la base, s'effilant en haut en tronc de pyramide, s'ouvrant et se fermant par deux planches articulées, formant sur le faite une toiture mobile qui se manœuvrait du dedans au moyen d'une longue corde de chanvre, durcie et noirâtre, pendant près de la gueule d'un four de campagne où l'on cuisait le pain. Le pilier arc-boutait deux pleins cintres perpendiculaires l'un à l'autre qui soutenaient les deux parois intérieures du "tuyé" ; les murs de la maison en formaient les deux autres. Tendues transversalement, de fortes perches sèches, noires et dures supportaient des jambons racornis, des alignements de saucisses tandis qu'aux parois se faisant face deux crochets de fer, encastrés dans la maçonnerie, soutenaient deux immenses bandes de lard, demi-manteau d'un corps de porc, saigné récemment et sous lesquels flambait doucement un feu

¹ Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 15.

² Colette Méchin, « À propos de frontières. Les pratiques charcutières comme discriminant culturel. Enquête en Franche-Comté », *Revue des sciences sociales de l'Est de la France*, 19, 1991-1992, p. 80-90.

³ *Ibid.*, p. 86.

⁴ *Ibid.*

parfumé de branches de genévriers⁵ ».

« La captivité de Margot » se voit donc doter d'une valeur descriptive, transformé en une ressource cognitive de la description du cadre matériel d'une pratique analysée par les sciences sociales⁶. Une même valeur est de prime abord accordée par Arnold Van Gennep (1873-1957) à *La guerre des boutons* qu'il qualifie « d'excellents documents sur le folklore des enfants⁷ », l'incluant même dans l'immense bibliographie qui accompagne et soutient son volumineux, et inachevé, *Manuel de Folklore français contemporain*⁸. Le roman est là saisi comme l'évocation et la consignation d'un phénomène qui, au-delà des plateaux du Doubs où l'action se déroule, concerne l'ensemble de la France rurale du XIX^e siècle, c'est-à-dire les batailles d'enfants. Van Gennep, l'un des fondateurs de l'ethnographie française, s'agissant de Pergaud, écrit : « Il y a déjà beaucoup d'instituteurs qui se sont fait un nom comme romanciers régionalistes : tous parlent, dans leurs romans, de leur milieu natal et quelques-uns, comme Pergaud ont fourni au folklore d'excellents documents⁹ ». Ou encore : « *La Guerre des boutons*, de Pergaud, est la meilleure analyse que je connaisse du complexe de concepts et de sentiments qui animent la société enfantine. Il est vrai qu'en Franche-Comté les mœurs ont toujours été assez rudes ; mais les documents que fournissent d'autres auteurs, quoi que moins détaillés, confirme l'analyse psychologique de Louis Pergaud¹⁰ ». **FIG 1**

Henri Frossard (1915-1997), auteur en 1982 d'un *Louis Pergaud*¹¹, souligne, dans l'un des bulletins de l'association des *Amis* de l'écrivain, contribuant ainsi à installer et conforter sa lecture dans un registre documentaire : « Van Gennep, dont le nom fait autorité, avec celui d'Henri Donteville, dans l'étude du folklore français, apportent, me semble-t-il un hommage imprévu mais de choix à Louis Pergaud et à son œuvre, hommage qu'il est bon de faire connaître¹² ».

Louis Pergaud et Arnold Van Gennep, le romancier et l'ethnographe, écrivaient tous deux dans la revue littéraire *Mercure de France* dirigé par Alfred Valette (1858-1935)¹³ et ne pouvaient s'ignorer. Le 16 octobre 1909 l'un publie « De Goupil à Margot », l'autre des textes sur la Savoie et deux notices nécrologiques ; le 1^{er} juin 1910 « La captivité de Margot » d'un côté et une série de comptes rendus de lecture — dont l'un d'ailleurs porte sur *Faune et flore populaire de la Franche-Comté* de Charles Beauquier¹⁴ — de l'autre ; le 16 juillet 1914 « Les rustiques. La vengeance du père Jourgeot » et un texte sur le premier congrès international d'ethnologie et d'ethnographie tenu à Neuchâtel du 1^{er} au 5 juin 1914... Sans doute se sont-ils respectivement lus, du moins peut-on en faire sérieusement

⁵ L. Pergaud cité par C. Méchin, *ibid.*

⁶ En 1974, C. Rivière note : « Qui a donc mieux décrit que Pergaud la ferme jurassienne à la silhouette caractéristique, avec ses pièces à la destination précise ? », citant à l'appui « La captivité de Margot ». C. Rivière, « Louis Pergaud, guide du touriste », *Les amis de Louis Pergaud*, 10, 1974, p. 21.

⁷ Arnold Van Gennep, *Le folklore français. Bibliographies. Questionnaires et pays*, Paris, Robert Laffont, 1999, p. 223.

⁸ Dont l'édition dans la collection Bouquins à laquelle on se réfère ici porte le titre de *Le Folklore français*. Sur le *Manuel*, voir Daniel Fabre, « Le *Manuel de Folklore français* d'Arnold Van Gennep », in : Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1992, t. 3, p. 641-675.

⁹ **VAn Gennep, 1982, tome iii : 293.**

¹⁰ Arnold Van Gennep, *Le folklore français. 1. Du berceau à la tombe. Cycles de carnaval-carême et de Pâques*, Paris, Robert Laffont, 1998, p. 162.

¹¹ Henri Frossard, *Louis Pergaud*, Labergement, L'Amitié par le livre, 1982. L'ouvrage est illustré par Monique Roy-Gaubert et Roland Gaubert. Henri Frossard est instituteur, militant syndicaliste, romancier poète, secrétaire du jury de L'amitié par le livre, association culturelle fondée en 1930 et qui a publié en particulier des œuvres de Léon et Maurice Bonneff, Albert Thierry, Marcel Martinet, Paul Leblois, Jean Rogissart, Michel Maurette, Ludovic Massé, Henry Poulaille...

¹² Henri Frossard, « Louis Pergaud et le folklore », *Les amis de Louis Pergaud*, 16, 1980, p. 33.

¹³ À partir des années 1890, la revue crée ses propres éditions comme beaucoup d'autres. C'est là que Pergaud publie.

¹⁴ Voir Noël Barbe (dir.), *Les mondes de Beauquier*, Besançon, Éditions du Sekoya, 2014.

l'hypothèse, même s'il ne semble pas avoir eu, au regard des archives d'Arnold Van Gennep, d'échanges épistolaires entre les deux hommes.

À suivre son auteur, le *Manuel de Folklore français contemporain* serait construit sur trois types de sources : le recueil de « faits encore inédits », des questionnaires que Van Gennep fait distribuer par des correspondants – par exemple des archivistes départementaux servent de relais vers les maires, les curés, les instituteurs... –, des collaborateurs porteurs d'un savoir sur une région. « Sans être une œuvre collective – je tiens même à ce qu'il conserve son caractère individuel, surtout dans ses éléments théoriques – ce Manuel n'aurait pu se constituer, et il ne pourra se continuer, que par la collaboration des savants régionaux et locaux¹⁵ ». Le caractère individuel revendiqué a donc pour fondement, au-delà de son activité de rassemblement des faits, le travail théorique de Van Gennep. C'est dans cette configuration qu'est pris *La guerre des boutons*, sous la plume et dans la vaste entreprise intellectuelle de Van Gennep. D'ailleurs Louis Pergaud, soulignons-le provisoirement, peut doublement s'y inscrire, dans la rubrique des instituteurs et des savants régionaux, rapporté à une région que le folkloriste semble considérer comme en manque de documentation. En effet, Arnold Van Gennep écrit :

« Pour la Franche-Comté par exemple, on manque de monographies folkloriques cantonales et on doit se contenter des formules généralisées de Beauquier, qui sembleraient valables pour les trois départements, alors que plusieurs sondages m'ont permis de constater que tel n'est le cas que très rarement, et d'ordinaire pour des croyances et coutumes sans grand intérêt scientifique ; par exemple, faire une croix de son couteau sur le pain qu'on entame, rite de commencement qui est la banalité même¹⁶ ».

Par l'envoi de fiches, de courriers et de notes, les correspondants font circuler des énoncés. La lecture que fait Van Gennep, tant des documents reçus que d'autres textes qu'il consulte, procède par *désarticulation*. « Je prends des notes très précises en désarticulant les textes » écrit-il dans un courrier à Roger Gauthier le 4 février 1938¹⁷. Dans ses archives figurent effectivement des morceaux de papier, découpés, parfois à la bande très étroite et de différentes couleurs, sur lesquels sont portés des extraits de textes et des faits consignés. Par exemple s'agissant du Territoire de Belfort et du rôle des enfants dans un moment particulier de la cérémonie de Pâques : « À Suarce lorsque les enfants ont reçu la bénédiction, les mères de famille font le tour de l'autel avec leurs enfants ; et déposent en passant un ou plusieurs œufs dans un panier mis exprès à cet endroit¹⁸ ». Au-dessus sont indiqués le département et le nom de la fête : « Terr de Belfort Pâques », ainsi que : « Dergny n° 226, t. II, p. 194 ». Dergny est le nom de l'auteur du livre consulté. Le numéro 226 correspondant à la numérotation de la bibliographie du *Manuel*, suivent tomaison et pagination (Fig. 2). **FIG2**

Peut-être Van Gennep a-t-il procédé de la même manière avec *La guerre des boutons*, désarticulant le livre. Rien ne l'indique dans ses archives, mais il ne conservait pas ses notes une fois utilisées : « quand je m'en suis servi je les jette au feu. Sinon depuis le temps j'en aurais bien une tonne qui en me servirait à rien [...] Mon point de vue est que l'article ou le livre sont précisément là pour éliminer les bouts de papier et les fiches... Mais ça peut se discuter. Et mon expérience, que les gens à grand

¹⁵ A. Van Gennep, *Le folklore français. 2. Cycles de mai, de la Saint-Jean, de l'été et de l'automne*, Paris, Robert Laffont, 1999, p. 1745.

¹⁶ A. Van Gennep, *Le folklore français. 1, op. cit.*, p. 706.

¹⁷ Fonds Van Gennep, musée national des Arts et Traditions populaires.

¹⁸ *Ibid.*

fichier finissent par perdre la cervelle, et le don d'écrire. Ce qui peut aussi se discuter¹⁹ ». Le *Manuel de folklore français contemporain* peut de fait s'appréhender comme un gigantesque collage de fiches distribuées et organisées par le travail théorique de son auteur²⁰.

Quoiqu'il en soit, le texte de Louis Pergaud est transformé en support d'attestation et de validation, à côté d'autres sources, de ce qui arrive ou de ce qui s'est passé là. Comme d'autres, ce qu'il convient alors d'appeler les faits sont situés dans les plans sociaux dans lesquels une « deuxième enfance » se déploie : la famille où l'enfant commence par aider en gardant les animaux de ferme, en effectuant d'autres travaux, ou en gardant les plus jeunes ; la société paroissiale ou communale dont il ne sera membre complet qu'une fois un certain nombre d'étapes franchies tels l'adolescence et le mariage et, enfin, troisième plan, les enfants de son âge. La société enfantine s'oppose à celle des adultes, elle possède son code d'honneur qui lui permet de réguler les comportements, de neutraliser ceux qui la mettraient en danger comme la délation, la rupture de contrats, ou les phénomènes de tire-au-flanc. Van Gennep écrit :

« Caractéristiques sont aussi les batailles entre enfants de deux ou plusieurs quartiers d'une même ville, ou entre enfants de hameaux de la commune et surtout entre communes limitrophes. Ces batailles entre garçons, parfois accompagnés de quelques filles dignes de confiance, qui ne rapportent pas aux parents, n'ont pas peur du sang, savent recoudre les vêtements déchirés, grimper aux arbres, dépister l'ennemi, correspondent, en France comme chez tous les peuples énergiques, à une tendance profonde qui acquiert pendant l'adolescence un aspect sexuel et a été de nos jours canalisé par les sports²¹ ».

FIG 3

Voici donc l'aventure de *La Guerre des boutons*, que l'on peut lire comme particulière, dans laquelle interagissent des héros singuliers, où l'on peut se projeter, ramenée à une généralité et rapportée à un ensemble de mécanismes sociaux partagés, voire d'invariants anthropologiques : cercle de sociabilité, modalités d'intégration, distribution sexuée des tâches et des jeux, déroulement du cycle de vie... Élément parmi d'autres, elle vient alimenter la gigantesque collection de faits que Van Gennep constitue dans son manuel et se trouve prise dans les modèles d'intelligibilité qu'il construit de ces phénomènes. À côté il y place des batailles de garçons en Bretagne encouragées par les parents ou pour plaire aux filles, le combat des jeunes garçons de Commercy entre ceux de la ville et ceux du Faubourg, les luttes corps à corps du Limousin. D'autres exemples encore sont donnés : Bourgogne, Normandie, Flandre...

Mais *La guerre* se trouve aussi prise dans une entreprise où il s'agit de construire des « synthèses partielles²² », de repérer des cohérences, de faire œuvre de comparatisme, et de donner ainsi à la vie quotidienne, vue sous ce regard, un autre « aspect²³ », l'informant théoriquement donc. Là, la grande affaire de Van Gennep est le rite et c'est bien dans un tel chapitre que les batailles d'enfants sont incluses et traitées : « les cérémonies familiales, du berceau à la tombe » précédé d'un exposé général de la théorie sur les rites de passage. Ce sont des telles régularités rituelles qui sont mises en avant, par la caractérisation de ces batailles en trois traits encore : le lieu de leur actualisation, le moment où elles se mènent et leur déroulement, soit un principe d'ordre. Elles sont localisées sur un pré

¹⁹ Lettre à Roger Gauthier, 4 février 1938, *ibid.*

²⁰ Ce qui n'est pas sans rapport avec le montage comme forme de connaissance. Voir à ce propos Georges Didi-Huberman, *Quand les images prennent position*, Paris, Éditions de Minuit, 2009.

²¹ A. Van Gennep, *Le folklore français. 1, op. cit.*, p. 161-162.

²² Fonds Van Gennep, musée national des Arts et traditions populaires.

²³ A. Van Gennep, *Religions, mœurs et légendes*, Paris, Mercure de France, 1909, t. 2, p. 239.

particulier, un bas-fond, l'orée d'un bois ou des carrières abandonnées – comme celle dont parle Louis Pergaud ajoute Van Gennepe : « terrain fatal, à égale distance des deux villages et où, tous les automnes et tous les hivers, ça recommençait²⁴ » –, elles sont licites un jour, illicites un autre. Et enfin « Pergaud signale qu'en Franche-Comté, comme dans le Dauphiné et en Savoie selon mes documents inédits, la bataille était précédée d'un échange d'injures selon une forme fixe, ce qui n'est pas une imitation des dialogues identiques attribués à ses héros par Homère, ni une survivance, mais l'expression d'une sorte de nécessité psychique. La bataille du Geste doit, pour se situer à sa place d'étape, être précédée d'une bataille de Verbe²⁵ ».

C'est une telle joute orale qu'écrit Pergaud, tout en s'excusant du langage qu'il se doit d'employer, ni « celui des cours ni des salons²⁶ », au nom de la vérité historique. Cet effet de vérité est accentué par l'emploi d'un lexique localisé dont traduction est donnée : *pantets* pour pans de chemise, *gigues* pour jambes, *pattier* pour marchand de chiffons, *crevi* pour couvert, *besache* pour besace, *vies* pour voies, *peut* pour vilain... Et il précise « authentique » à propos de l'expression « couilles de vaches²⁷ ».

« Et Lebrac, sortant de son couvert d'épines, la conversation diplomatique suivante s'engagea dans les formes habituelles :

– Montre-toi donc, hé grand fendu, cudot, feignant, pourri ! Si t'es pas un lâche, montre-la ta sale gueule de peigne-cul, va !

– Hé ! grand'crevure, approche un peu, toi aussi, pour voir ! répliqua l'ennemi [...].

- C'est toi hein, merdeux ! qu'as traité les Longevernes de couilles molles. Je te l'ai-t-y fait voir moi, si on est des couilles molles ! I gn'a fallu tous vos pantets pour effacer ce que j'ai marqué à la porte de vot'église ! C'est pas des foireux comme vous qu'en auraient osé faire autant.

- Approche donc “un peu” “pisque” t'es si malin, grand gueulard, t'as que de la gueule... et les gigues pour “t'ensauver” !

– Fais seulement la moitié du chemin, hé ! pattier ! C'est pas passe que ton père tâtait les couilles des vaches sur les champs de foire que t'es devenu riche !

– Et toi donc ! ton bacul où que vous restez est tout crevi d'hypothèques !

– Hypothèque toi-même, traîne-besache ! Quand c'est t'y que tu vas reprendre le fusil de toile de ton grand-père pour aller assommer les portes à coups de “Pater” ?

– C'est pas chez nous comme à Longeverne, où que les poules crèvent de faim en pleine moisson.

– Tant qu'à Velrans c'est les poux qui crèvent sur vos caboches, mais on ne sait pas si c'est de faim ou de poison.

Velri

Pourri

Traîne La Murie

A vau les vies.

Ouhe !... ouhe !... ouhe !... fit derrière son chef le chœur des guerriers Longevernes incapable de se dissimuler et de contenir plus longtemps son enthousiasme et sa colère.

²⁴ A. Van Gennepe, *Le folklore français.1*, op. cit., p. 164.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ Louis Pergaud, *La guerre des boutons*, Paris, Mercure de France, 1912, p. 30.

²⁷ *Ibid.*, p. 31.

L'Aztec des Gués riposta :

Longeverne,

Pique merde,

Tâte merde,

Montés sur quatre pieux

Les diabl' te tir' à eux !

Et le chœur des Velrans applaudit à son tour frénétiquement le général par des Euh ! euh ! prolongés et euphoniques.

Des bordées d'insultes furent jetées de part et d'autre en rafales et en trombes ; puis les deux chefs, également surexcités, après s'être lancés les injures classiques et modernes :

– Enfonceurs de portes ouvertes !

– Étrangleurs de chats par la queue ! etc., etc., revenant au mode antique, se flanquèrent à la face avec toute la déloyauté coutumière les accusations les plus abracadabrantes et les plus ignobles de leur répertoire :

– Hé, t'en souviens-tu quand ta mère p..... dans le rata pour te faire de la sauce !

– Et toi quand elle demandait les sacs au châtreur de taureaux pour te les faire bouffer en salade !

– Rappelle-toi donc le jour où ton père disait qu'il aurait plus d'avantage à élever un veau qu'un petit merle comme toi !

– Et toi ? Quand ta mère disait qu'elle aimerait mieux faire téter une vache que ta sœur, passe que ça serait au moins pas une putain qu'elle élèverait !

– Ma sœur, ripostait l'autre qui n'en avait pas, elle bat le beurre, quand elle battra la m.... tu viendras lécher le bâton ; ou bien : elle est pavée d'ardoises pour que les petits crapauds comme toi n'y puissent pas grimper !

– Attention, prévint Camus, v'là le Touegueule qui lance des pierres avec sa fronde.

Un caillou, en effet, siffla en l'air au-dessus des têtes, auquel des ricanements répondirent, et des grêles de projectiles rayèrent bientôt le ciel de part et d'autre, cependant que le flot écumeux et sans cesse grossissant d'injures salaces continuait de fluctuer du Gros Buisson à la lisière, le répertoire des uns comme des autres étant aussi abondant que richement choisi.

Mais c'était dimanche : les deux partis étaient vêtus de leurs beaux affutiaux et nul, pas plus les chefs que les soldats, ne se souciait d'en compromettre l'ordonnance dans des corps à corps dangereux.

Aussi toute la lutte se borna-t-elle ce jour-là à cet échange de vues, si l'on peut dire, et à ce duel d'artillerie qui ne fit d'ailleurs aucune victime sérieuse, pas plus d'un côté que de l'autre.²⁸ »

À propos des raisons qui fonderaient de tels antagonismes et affrontements, Arnold Van Gennep remarque : « Il se peut que, dans un certain nombre de cas en France, les antagonismes nourris dès l'enfance correspondent, en effet, à des différenciations ethniques, à des invasions filtrées, à des

²⁸ *Ibid.*, p. 29-34.

repeuplements sporadiques consécutifs aux dévastations des guerres et des pestes²⁹ ».

Une telle question est aussi évoquée par Pergaud dans une conférence qu'il prononce à Paris, le 18 février 1914, à l'occasion d'une soirée organisée par la revue *Les œuvres nouvelles*, sur le thème de l'enfance³⁰. Publiée sous le titre, *Les petits gars des champs*, elle peut être comprise comme une sorte de méta-texte de *La guerre des boutons*.

« Le conflit qui mettait aux prises les villages de Longueverne et de Velrans n'était pas si futile qu'on le pourrait supposer : il puisait ses racines, si je puis m'exprimer ainsi, dans la nuit des âges de l'histoire locale ; chaque automne un incident quelconque ne faisait que remettre le feu aux jeunes poudres et la campagne recommençait.

De même qu'il existe entre certaines vieilles familles des haines héréditaires et jamais éteintes, de même entre les villages limitrophes il a existé bien souvent des rancunes tenaces.

L'origine de la querelle qui dressait les uns contre les autres les gars du village de Longueverne et ceux de Velrans était tout simplement une vache crevée. Il est vrai d'ajouter que la crevaision de cette vache avait occasionné une délimitation territoriale dont bénéficièrent les gars de Longueverne.

La vache était peut-être crevée sous le règne de Louis XI ou de François Ier, mais cela n'empêchait pas de se cogner avec conviction.

Au début la haine avait été si puissante que des batailles et des assassinats s'en étaient suivis ; il était même passé en proverbe qu'on n'avait pas bien fait la fête si l'on n'avait occis un ennemi ou deux.

Cette tension s'apaisa peu à peu ; bientôt ce ne furent plus que les conscrits qui se rossèrent le jour du tirage au sort et du conseil de révision ; puis ces conscrits servant dans les mêmes régiments fraternisèrent à leur tour devant les tables de la cantine³¹ et ce furent les gosses qui devinrent les dépositaires de la vieille haine et les gardiens de l'honneur local.³² »

Dans les éloges de Van Gennep, au-delà de la description physique des événements, de l'attestation ou non de leur manifestation, Louis Pergaud est particularisé d'abord parce qu'il un romancier qui parle de son milieu natal, comme d'autres. Mais plus que cela, surpassant ainsi ces autres, *La guerre des boutons* est présentée comme une « analyse » d'un « complexe de sentiments et de concepts » qui sont au cœur de la société enfantine. Le livre est au-delà du simple inventaire comme mode d'objectivation.

Les raisons de ce traitement particulier sont sans doute à trouver encore dans *Les petits gars des champs*. D'abord, là ou plus tard Gérard Lenclud fera le constat que les enfants « sont les grands absents de l'entreprise anthropologique³³ », Louis Pergaud revendique un regard de l'intérieur.

« Je connais assez bien les enfants de la campagne ; j'ai vécu là-bas jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, j'y ai été élevé et j'ai fait moi-même l'école aux galopins du village. J'ai donc pu voir mes héros par les deux bouts de la

²⁹ A. Van Gennep, *Le folklore français.1, op. cit.*, p. 163.

³⁰ Durant la même soirée, Alfred Machard, auteur de *Cent gosses*, intervient sur *Les mômes de Paris*.

³¹ Ce qui n'est pas sans rappeler la scène finale du film d'Yves Robert, où les deux chefs de bande se réconcilient dans le dortoir de l'établissement scolaire où ils sont placés.

³² L. Pergaud, *Les petits gars des champs*, in : *Œuvres complètes*, Paris, Mercure de France, 1987, p. 815. C'est bien dans ces circonstances que s'ouvre *La guerre des boutons*, la réactivation du conflit.

³³ Gérard Lenclud., « Apprentissage culturel et nature humaine », *Terrain*, 40, 2003, p. 6.

lorgnette, ou, si vous voulez, je me suis trouvé tour à tour, par la force des choses, des deux côtés de la barricade.³⁴ »

Ou encore « j'eus l'honneur de servir, non sans gloire, aux côtés d'un valeureux chef et copain, le général Lebrac³⁵ ». On peut ici rappeler le sous-titre du roman : *Roman de ma douzième année*³⁶, l'hypothèse qu'il s'y soit mis en scène avec le personnage de La Crique, et enfin la manière dont il l'introduit : « J'ai voulu restituer un instant de ma vie d'enfant, de notre vie enthousiaste et brutale de vigoureux sauvages dans ce qu'elle eut de franc et d'héroïque, c'est-à-dire libérée des hypocrisies de la famille et de l'école³⁷ ».

Pergaud inscrit ses héros dans une classe d'âge et par cela les caractérise. « Je parle de ceux qui n'ont pas encore dépassé quatorze ans, qui ne songent pas encore à faire l'homme³⁸ ». Aussi dans un cycle annuel. De novembre à fin mars, « où plutôt de la Toussaint à Pâques » précise-t-il³⁹ ; ils vont à l'école, de Pâques à la Toussaint ils aident au travail des champs. Il décrit les travaux confiés aux enfants – conduire les bêtes au pâturage, faner, mettre en meule, javeler, apprendre à faucher et aiguiser la faux⁴⁰ – tout comme la traque aux nids d'ailleurs⁴¹. « Nous traquions les jeunes merles pour leur apprendre à siffler, les geais pour leur apprendre à parler, les corbeaux pour leur apprendre à se saouler, les pies pour leur apprendre à chaparder et les grives pour rien, pour l'égalité devant le malheur sans doute.⁴² » Et enfin, les enfants prennent « aux environs du 15 novembre » le « sentier de la guerre⁴³ ».

Classe d'âge et cycle annuel sont des mots et notions dotés de sens pour Van Gennepe, finalement un complexe de concepts pour reprendre sa formule. De même que le terme de trahison, celle de Bacailé dans le roman – « Le trésor est pillé, le traître est châtié⁴⁴ » –, qui renvoie là au code de l'honneur des sociétés enfantines, ou encore l'apprentissage de la sexualité. Autrement dit il y aurait là partage, entre le folkloriste et le romancier, selon le premier, de catégories descriptives, ou des entités rendues visibles. Restent la différence de degré d'abstraction – auquel est substitué la puissance cognitive de la narration de Pergaud – et un appariement de *La guerre des boutons* à d'autres « données » qui apparaît, du moins dans le *Manuel*, comme une mise en série présumée par le modèle des rites de passage – que l'on peut opposer au positionnement de Pergaud comme instrument de phonation de la perception que des groupes sociaux se font d'eux-mêmes et des relations avec les mondes sociaux qui les entourent. Une histoire vieille comme les sciences sociales.

Fig 4

1. 2. Éprouver la véracité et les conditions

Valeur attestatrice, désingularisation et inscription du phénomène dans une théorie générale, puis singularisation de son auteur qui, en retour, donne du poids à la valeur documentaire, telles sont les

³⁴ L. Pergaud, *Les petits gars des champs*, op. cit., p. 811.

³⁵ *Ibid.*, p. 815.

³⁶ Même si cela a parfois été questionné : « M. Louis Pergaud, à douze ans a-t-il été l'un de ces gamins dont il peint les mœurs excessives et dont il rapporte le langage ? », *Le Temps*, 7 novembre 1912.

³⁷ L. Pergaud, *La guerre des boutons*, op. cit., p. 8.

³⁸ L. Pergaud, *Les petits gars des champs*, op. cit., p. 814.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Ibid.*, p. 822.

⁴¹ L. Pergaud, *Les rustiques*, in : *Œuvres complètes*, op. cit., p. 916-920. Ce texte est analysé, à côté d'autres romans biographiques, en termes de construction de l'identité sexuelle, par Daniel Fabre, « La Voie des oiseaux. Sur quelques récits d'apprentissage », *L'Homme*, 26, 1986, p. 7-40.

⁴² *Ibid.*, p. 916.

⁴³ L. Pergaud, *Les petits gars des champs*, op. cit., p. 815.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 818.

opérations intellectuelles qu'opère la lecture que fait Van Genep de *La guerre des boutons*, la considérant comme un texte en creux, l'empreinte de ce que des hommes avaient fait et été. Si la première modalité de la mise à l'épreuve documentaire des textes de Pergaud consiste à transformer certains d'entre eux en source, une seconde les met différemment à l'épreuve dans ce régime de vérité, les confrontant à d'autres sources, externes à l'œuvre, et concernant la période historique dans laquelle ses romans sont situés.

Le 22 mai 1982, la délégation régionale de Franche-Comté de la Ligue française de l'enseignement et de l'éducation permanente organise, à Besançon, un colloque participant de la célébration du centenaire de l'écrivain : *Louis Pergaud, écrivain franc-comtois, instituteur, témoin et acteur de son temps*. Les uns comparent le monde rural déployé dans les textes de Pergaud au réel. « Il convient donc de souligner que l'image du monde rural qui se dégage de l'œuvre de Louis Pergaud a la fixité, l'immobilisme d'une image essentiellement imaginaire, indifférente à la conjoncture et à la temporalité constitutive de l'histoire⁴⁵ ». Ou d'une autre manière : « Le déroulement du récit est toujours enrichi par l'évocation voire même parfois par la description détaillée des activités typiques de la campagne. Celles-ci apparaissent comme une toile de fond dont la fonction évidente consiste non pas à servir de décor, à rehausser le récit par de la couleur locale, mais bien plutôt à saisir la vie dans sa réalité et surtout dans sa totalité⁴⁶ ».

Tandis que d'autres entendent les mettre en contexte, sans même les convoquer. « Cette communication a pour objet une meilleure connaissance du milieu de la vie de Pergaud [...]. Telle est l'école primaire du temps de Pergaud, avec tous les problèmes matériels, pédagogiques et moraux qu'elle peut poser à un jeune instituteur. Je souhaite que le tableau que je viens d'esquisser de manière nécessairement sommaire permette de mieux situer Pergaud dans son temps et peut-être d'interroger avec plus de clairvoyance les textes qui se rapportent aux six années de sa vie d'instituteur rural⁴⁷ ». Dans ce contexte sans texte, il faut sans doute voir une forme extrême de néopositivisme, déniait à la mise en texte tout effet de savoir y compris dans les sciences sociales⁴⁸.

Aussi, trop préoccupées à rapporter le texte à son contexte, ne l'interrogeant jamais à partir des questions qu'il pose à un univers social sans pour autant cesser d'être de la littérature, ces lectures obturent la dimension essentielle du roman – de ce roman – à savoir qu'il propose « une *hypothèse substantielle* sur la nature et l'organisation du monde humain⁴⁹ » qui s'incarne dans une matière anecdotique et événementielle, des actions et des situations, un fil narratif. Bref la littérature pense, elle n'est pas pure observation aux principes de laquelle il y aurait légitimité à la juger⁵⁰.

1.3. Consigner, transmettre, réitérer

⁴⁵ Jean-Luc Mayaud, « Louis Pergaud, romancier des paysans des plateaux du Doubs ? », in : Ligue française de l'enseignement et de l'éducation permanente, *Louis Pergaud, écrivain franc-comtois, instituteur, témoin et acteur de son temps*, Vesoul, Fédération des œuvres laïques de la Haute-Saône, 1982, n.p. . *A contrario* il est possible de lire *La guerre des boutons* comme un compromis ou l'articulation entre deux modes de socialisation, l'un disons traditionnel, l'autre scolaire avec l'école rendue obligatoire par Jules Ferry. Ou encore l'opposition entre une égalité en actes et l'institution d'une catégorie abstraite par l'enseignement.

⁴⁶ Daniel Leroux, « Pergaud et l'image de la Franche-Comté », *ibid.*

⁴⁷ Jacques Gavaille, « L'école au temps de Louis Pergaud », *ibid.*

⁴⁸ Voir Carlo Ginzburg, « Preuves et possibilités », in : *Le fil et les traces. Vrai faux fictif*, Lagrasse, Verdier, 2010, p. 447-480. Ainsi que Michael Riffaterre, « L'illusion référentielle », in : R. Barthes, L. Bersani, Ph. Hamon *et al.*, *Littérature et réalité*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, p. 91-118.

⁴⁹ Thomas Pavel, *La pensée du roman*, Paris, Gallimard, 2003, p. 46.

⁵⁰ Voir le numéro de la revue *Lignes* consacré à ce sujet, *Lignes*, 38, 2012.

La troisième modalité, si elle installe les récits de Pergaud dans le réel, pourtant diffère par le traitement du temps qu'elle opère. Moins description d'un monde révolu que modalité d'un passé rendu présent, l'œuvre y devient un dispositif de transmission. Cette lecture est singulièrement présente aujourd'hui dans les lieux du Doubs que Pergaud fréquenta et où il vécut.

« *Peut-être que s'il n'avait pas écrit ça, ce serait peut-être disparu, il y a plein de choses sûrement d'autres régions que les gens ne se rappellent plus parce que personne [...] n'a écrit cette vie-là, n'a fait des traces de cette vie-là.* »

« *C'était le beau-père à Louis Pergaud qui racontait toutes ces histoires pour écrire, le père Duboz, Jules Duboz.* »

« *Le père Duboz c'est lui qui a tout raconté ces histoires à Pergaud.* »

Jules Duboz, que Pergaud rencontre à Landresse alors qu'il est instituteur, est le père de Delphine, sa seconde femme qu'il épouse en 1910. « Joyeux et alerte documentateur des Rustiques » écrit de lui Edmond Rocher⁵¹. L'intérêt se porte alors moins sur des faits passés qui seraient rendu présents par l'écrivain que sur des récits qui seraient constitués, ou en cours de l'être, et qu'il consignerait.

Pergaud revendique explicitement l'intention prêtée. Le 7 septembre 1913, il prononce une conférence au Café de la Rotonde à Paris à l'invitation de l'association Les Francs-Comtois à Paris. Il choisit de leur parler de « nos vieux récits populaires qui malheureusement sont en train de disparaître », de « la littérature populaire » qui permet de « remonter à nos origines authentiques », et qu'il dote aussi d'une qualité d'authenticité tant dans le sens d'un lien consubstantiel qu'ils auraient avec « l'âme de la race »⁵² qu'ils feraient toucher du doigt, que d'une économie de paroles. « Les bonnes gens, écrivains, paysans ou lettrés, pour la plupart inconnus, qui ont composé les récits populaires ne parlaient eux ou n'écrivaient que quand ils avaient quelque chose à dire⁵³ ». À cette conférence Pergaud lit un texte en patois, que Max Buchon a publié dans ses *Noëls et chants populaires de la Franche-Comté*⁵⁴. Il s'agit de l'*Histoire de Vise lou Bû*. Puis poursuivant il opère une distinction entre le style de récit qu'il vient de lire et d'autres nouvellement créés et qui circulent.

« En dehors de ces récits populaires écrits, presque historiques et qui font partie du patrimoine que nous ont légué nos grands-pères, il en est d'autres qui se forment à l'heure actuelle, qui passent de bouche en bouche, qu'on se raconte et qui, partant de la même race et du même esprit, ont eux aussi, le patois mis à part, le sel particulier qui sent bien son terroir. Les recueillir, les noter, les mettre en œuvre, leur donner une forme définitive, ou à peu près, c'est encore aimer sa province et travailler à sa grandeur.⁵⁵ »

À la suite de sa conférence, il lit un second texte, une nouvelle de sa plume, *Le sermon difficile* qui sera publié dans *Les rustiques*. Un curé doit faire face à la diminution de la ferveur religieuse, à la désertification de son église, à la montée de ce qu'il juge être des conduites sexuelles dévergondées. L'histoire est déployée autour d'une forme proverbiale et d'une péripétie racontée. Elle met en scène le curé de Melotte qui, après avoir fêté Mardi gras en mangeant et buvant plus de coutume, se

⁵¹ Edmond Rocher, *Louis Pergaud. Conteur rustique*, Paris, Mercure de France, 1921.

⁵² L. Pergaud, « Une conférence inédite de Louis Pergaud », *Les Amis de Louis Pergaud*, 5, 1969, p. 7-12. Anne-Marie Thiesse dans son travail sur la représentation des petites patries dans les publications pédagogiques note que le terme race est d'un usage courant dans les discours régionalistes, ce dans « une acception très vague », appliqué aux habitants d'un territoire d'étendue limitée et renvoyant à une approche en terme d'ethnotype soit une caractérisation par des spécificités sociales, morales, physiques. Anne-Marie Thiesse, *Ils apprenaient la France*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1997, p. 41.

⁵³ *Ibid.*, p. 7.

⁵⁴ Max Buchon, *Noëls et chants populaires de la Franche-Comté*, Salins, Billet et Duvernois, 1863.

⁵⁵ L. Pergaud, « Une conférence inédite de Louis Pergaud », *op. cit.*, p. 12.

trouve « vivement dérangé⁵⁶ » au point de devoir changer précipitamment de pantalon. Mais : « La messe du jour des Cendres finissait de sonner ; il n'eut que le temps de réendosser prestement sa soutane et de filer en hâte à la sacristie pour revêtir les habits sacerdotaux⁵⁷ ». Au moment de frotter le front de cendres de ses paroissiens :

« il se troussa vivement afin d'atteindre dans sa poche la petite boîte métallique préparée et contenant la poudre grise nécessaire à la cérémonie.

Il ne la sentit point, se tâta vivement de l'autre côté, ne la trouva pas davantage et, dans son trouble, oubliant le lieu dans lequel il se trouvait et la gravité de l'heure, il s'exclama à mi-voix :

– Sapristi, j'ai oublié tout ce qu'il me faut dans ma culotte !

Le mot ne fut point perdu, et voilà comment naissent les légendes et se fondent les réputations calomnieuses ; cela passa en proverbe et l'on en vint à dire d'un gaillard qui... d'un gaillard que... d'un gaillard enfin... d'un gaillard :

– Ah, ah ! il est comme le curé de Melotte, il a tout ce qui lui faut dans sa culotte, laissant entendre des choses... enfin, n'insistons pas⁵⁸ ».

Il ne s'agira pas ici de développer autour de cette nouvelle particulière de Pergaud, mais plutôt d'attirer l'attention sur deux des gestes du romancier, durant sa conférence. Le premier est la référence à Max Buchon (1818-1869). Celui-ci, on le sait, fait œuvre de folkloriste⁵⁹. Traducteur en 1845 de Hebel (1760-1826), poète badois qui s'attache à peindre la vie quotidienne des campagnards, Buchon a une admiration pour ce qu'il appelle la littérature populaire allemande. Au précédent, il faut ajouter Gotthelf et ses *Romans bernois*, Auerbach et ses *Nouvelles de la forêt noire*. Au cours d'un séjour à Paris, il compose les paroles de ce qui deviendra l'hymne de l'école réaliste, « La soupe au fromage ». Il publie des romans qui constituent les *Scènes de la vie Franc-comtoise* (*Le Matachin*, *Le gouffre gourmand*, *Le fils de l'ex maire*). Mais aussi des recueils de descriptions de situations et de moments sociaux mises en vers de sa main, des recueils de poésies populaires qui sont les fruits de collectes de chansons. Gustave Courbet lui donne la taille de théoricien du réalisme⁶⁰.

À suivre la conférence de Pergaud, c'est à la trace Max Buchon que l'on retrouve, plus particulièrement sa préface aux *Noëls et Chants populaires*, volume dont est issue la première des histoires racontées par Pergaud. La proximité est de forme comme de fond. Sur la forme par exemple, là où pour Buchon « aborder notre littérature populaire, c'est remonter aux origines authentiques, c'est retrouver le courant de nos affinités naturelles, c'est rentrer en possession de notre liberté et de notre spontanéité, seules génératrices de production durables⁶¹ », Pergaud écrit « aborder la littérature populaire c'est remonter à nos origines authentiques, c'est se remettre dans l'état de spontanéité généreuse qu'ont seuls connu les grands créateurs et les grands novateurs et que n'ont jamais soupçonné les pontifes officiels, professeurs de beau langage, chevaliers d'un goût qu'ils prétendent le seul bon, et passez-moi le mot, vulgaires pisseurs de copie⁶² ». Buchon, de son côté, dénonce « les professeurs de beau langage, les chevaliers du style, les apôtres patentés du bon goût et autres creuses sonorités⁶³ ». À côté de ces ressemblances formelles, Pergaud partage dans son texte,

⁵⁶ L. Pergaud, *Les rustiques*, *op. cit.*, p. 846.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ Voir N. Barbe, « Buchon, Claudet, Courbet. Un trio politique ? », in : N. Barbe et H. Touboul (dir.), *Courbet, peinture et politique*, Besançon, Éditions du Sekoya, 2013, p. 167-200.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ M. Buchon, *Noëls et chants populaires de la Franche-Comté*, *op. cit.*, p. 4-5.

⁶² L. Pergaud, « Une conférence inédite de Louis Pergaud », *op. cit.*, p. 8.

⁶³ M. Buchon, *Noëls et chants populaires de la Franche-Comté*, *op. cit.*, p. 6.

un certain nombre de traits que Buchon attribue à l'art populaire pour le définir et lui attribuer un rôle. L'art populaire est du côté de la spontanéité, il est « palpitant de vie⁶⁴ ». La littérature populaire – art par excellence – forme une continuité culturelle, un « patrimoine » pour Pergaud, et surtout peut-être une forme à poursuivre. En effet, l'art populaire ne doit pas servir de modèle écrit Buchon mais être une « pierre de touche infallible, comme point de départ d'une nouvelle campagne littéraire⁶⁵ ». C'est finalement ce qu'opère le second des gestes de Pergaud poursuivant sa conférence par *Le sermon difficile*, en faisant d'une pierre de touche deux coups. D'abord il désigne sa nouvelle comme un récit populaire ; second coup il insère dans celle-ci un autre récit populaire, la narration de l'histoire du curé de Melotte. Ce faisant c'est la scène originelle du proverbe – « il est comme le curé de Melotte, il a tout ce qui lui faut dans sa culotte » – et ses conditions d'apparition qui sont montrées. Là-aussi, la proximité avec Buchon est signifiante. Dans son roman *Le Matachin*, ce dernier décrit, à l'auberge *Au Cheval Blanc* à Salins-les-Bains les conditions de la création d'une chanson *Les voituriers de marine* par des voituriers de Villeneuve⁶⁶. Il livre le texte de la chanson dans le roman mais aussi dans ses *Noëls et chants populaires de la Franche-Comté* que Pergaud a consulté. Max Buchon caractérise *Le Matachin* comme un conte, empruntant donc à ce qu'il considère comme une forme de l'art populaire, et résultat de ses recherches sur « l'art des pauvres gens ». Il présente l'un de ses autres textes littéraires *Le Gouffre-Gourmand*, moins comme un roman que comme la confession d'un simple artisan « à une de ces heures de recueillement et de retour vers le passé, comme il s'en trouve dans les plus simples existences⁶⁷ ». Un retour vers le passé donc qui permet d'accéder à la réalité d'une vie, le sous-titre étant « Réminiscences de la vie réelle ». Pergaud, comme Buchon, ferait ainsi œuvre de transmission de la littérature populaire et de ses conditions d'apparition, mais aussi emprunterait à de telles formes⁶⁸.

1. 4. Mesurer l'écart, caractériser le présent

Enfin la dernière des modalités de la mise à l'épreuve documentaire des textes de Louis Pergaud consiste en la convocation des faits qui y sont déroulés, des attitudes qui y ont cours, comme opérateurs de dévoilement du réel et des moteurs de la compréhension du temps présent.

Après avoir travaillé avec des policiers, des juges, des éducateurs, des médecins pour éprouver leurs réactions face à des comportements décrits dans *La guerre des boutons*, en 2012 dans *Lebrac trois mois de prison*, Bertrand Rothé imagine et met en scène ce qu'il adviendrait de Lebrac et des autres, aujourd'hui, mettant ainsi à l'épreuve la sensibilité à la violence de nos sociétés contemporaine et pointant l'extension des recours à des dispositifs de contrôle et des institutions répressives⁶⁹.

FIG 5. Comme dans *La Guerre des boutons*, deux bandes rivales s'affrontent, dans un cadre assurément

⁶⁴ Tous deux l'écrivent. Pour Pergaud, « Ce qui doit nous intéresser dans l'art populaire c'est moins le récit archéologique [...] que le côté vivant, parce que l'art populaire est à sa manière tout palpitant de vie », L. Pergaud, « Une conférence inédite de Louis Pergaud », *op. cit.*, p. 8. Pour Buchon, « c'est parce que l'art populaire est, à sa manière, tout palpitant de vie, qu'on peut le recommander à ses amis et à ses ennemis », M. Buchon, *Noëls et chants populaires de la Franche-Comté*, *op. cit.*, p. 8.

⁶⁵ M. Buchon, *ibid.*, p. 7.

⁶⁶ M. Buchon, *En Province, scènes franc-comtoises*, Paris, Michel Lévy frères, 1858, p. 68 *sq.* Le volume regroupe *Le Matachin* et *Le Gouffre gourmand*, tous deux publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1854, par l'intermédiaire de Champfleury.

⁶⁷ M. Buchon, « Le Gouffre gourmand. Réminiscences de la vie réelle », *Revue des Deux Mondes*, octobre 1854, p. 115.

⁶⁸ Sur ces questions on se reportera à N. Barbe, « Buchon, Claudet, Courbet. Un trio politique ? », *op. cit.*

⁶⁹ Bertrand Rothé, *Lebrac, trois mois de prison*, Paris, Éditions du Seuil, 2009. Laurent Bonelli, sociologue, donne une postface

différent. « Le soir commençait à tomber. Dans le ciel rouge, les tours, au bout de l'avenue, paraissaient encore plus hautes, plus majestueuses, plus nécessaires dans cette architecture quasi horizontale. Le L bleu et orange de Leclerc apportait sa touche commerciale.⁷⁰ » Suite à l'un de ces affrontements, les parents de l'Aztec, chef des Velrans, portent plainte. « Mon fils s'est fait sauvagement agresser par des jeunes de Longeverne⁷¹ » dit la mère au policier. Lebrac, élève de SEGPA, est interpellé pour violence avec arme par destination, interrogé, fouillé, placé en cellule puis en mandat de dépôt, inculpé pour violence ayant entraîné une ITT – incapacité temporaire de travail – de plus de huit jours. Puis, avant que son jugement n'intervienne, un membre de la bande de Longeverne révèle aux Velrans l'emplacement de la cabane et la cachette du trésor. Comme dans *La guerre des boutons*, le traître se voit copieusement puni. Lebrac, Grandgibus et La Crique sont interpellés, puis incarcérés à Fleury-Mérogis en attendant un jugement rapide. Le premier est condamné à trois mois de prison.

Dans l'un de ses articles, Laurent Mucchielli, sociologue, convoque *La guerre des boutons* à titre d'exemple du phénomène de l'affrontement entre groupes de jeunes de villages voisins qui traverse, écrit-il, toute l'histoire des sociétés paysannes, historicisant ainsi la violence de la jeunesse⁷². Tout comme Laurent Bonelli évoque dans sa postface à *Lebrac trois mois* les « blousons noirs » contemporains de l'adaptation par Yves Robert du livre de Pergaud⁷³.

À côté de cette posture que l'on peut qualifier, positivement, d'anachronisme⁷⁴, une autre consiste à insérer *La guerre des boutons* dans un dispositif comparatif. Psychanalystes, faisant provision des méthodes d'observation de l'éthologie⁷⁵, les auteurs de *De la guerre des boutons à Harry Potter*⁷⁶ tentent d'appréhender les transformations de la jeunesse particulièrement dans les rapports à l'espace-temps et aux modes de transmission du savoir entre générations, et ce à partir de trois livres – à Pergaud et Joanne Rowling, il faut ajouter *Le cheval d'orgueil*, de Pierre-Jakez Hélias⁷⁷ – écrits sur le monde de la jeunesse et qui lui sont destinés, faisant l'hypothèse que chacun d'eux « révèlent le monde de l'enfance et de l'éducation de chacune des époques où ils furent écrits⁷⁸ ». Ainsi deux ouvrages publiés à un siècle de distance, un troisième dans l'intervalle, et leur mise en relation sont constitués en poste d'observation pour saisir les changements survenus dans des phénomènes contemporains comme l'identification à l'adulte ou l'autonomisation des adolescents.

Louis Pergaud fut parfois caractérisé comme un écrivain réaliste ou naturaliste, encore faut-il savoir ce que l'on entend par là. Ce sont quatre formes différentes de l'épreuve documentaire que l'on peut déceler dans certaines des lectures de son œuvre.

Les deux premières relèvent d'un paradigme représentatif et se réalisent dans une mise en visibilité de mondes historiques fréquentés par Pergaud et par conséquent la vérification de ses conditions de

⁷⁰ *Ibid.*, p. 19.

⁷¹ *Ibid.*, p. 22.

⁷² Laurent Mucchielli, « Une société plus violente ? Une analyse socio-historique des violences interpersonnelles en France, des années 1970 à nos jours », *Déviance et Société*, 2008, 2, p.138.

⁷³ Gérard Mauger, Claude Poliak, « Les loubards », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 50, 1983, p. 49-68.

⁷⁴ Voir Nicole Loraux, « Éloge de l'anachronisme », *Espaces Temps*, 87-88, 2005, p. 127-139.

⁷⁵ Dans une parenté avec les travaux que Hubert Montagner a conduit dans des établissements scolaires bisontins, largement cités dans la bibliographie.

⁷⁶ Jean-Marie Gauthier, Roger Moukalou, *De la guerre des boutons à Harry Potter. Un siècle d'évolution de l'espace-temps des adolescents*, Wavre, Éditions Mardaga, 2007.

⁷⁷ Pierre-Jakez Hélias, *Le cheval d'orgueil. Mémoires d'un Breton du pays bigouden*, Paris, Plon, 1975.

⁷⁸ J.-M. Gauthier, R. Moukalou, *De la guerre des boutons à Harry Potter, op. cit.*, p. 13.

validité. Pergaud endosserait les habits de Jean-Paul Sartre « [...] l'écrivain a choisi de dévoiler le monde et singulièrement l'homme aux autres hommes pour que ceux-ci prennent en face de l'objet ainsi mis à nu leur entière responsabilité [...] la fonction de l'écrivain est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde et que nul ne s'en puisse dire innocent.⁷⁹ »

Les deux dernières seraient un réalisme « en action » et caractérisées par une praxis, elles ne sont pas tant traduction du monde que participation à son mouvement, revendiquant les gestes qui s'y déroulent et les faisant travailler. **FIG 6** Revenons encore à Buchon. En 1870, sur sa tombe, au cimetière de Salins-les-Bains, est placé « son buste en bronze, œuvre frappante de ressemblance, sortie des mains habiles de son jeune ami Max Claudet ». La *Sentinelle du Jura* poursuit la description : « Sur une des faces du monument se lisent les titres des ouvrages du défunt : Le Matachin/Le Gouffre Gourmand/Le Val d'Héry/ Le Fils de l'Ex Maire/ Poésies franc-comtoises/Noëls et chants populaires. Et sur une autre ses traductions : Grimm/Heine/Hebel/ Auerbach/Gothelf. Puis sur celle du milieu, en dessous du buste, un bas-relief en bronze représentant une bonne vieille grand-mère en sabots faisant lire sa petite-fille dans un grand livre intitulé Noëls. Au bas en gros caractères Max Buchon 1818-1869. N'oublions pas non plus cette autre inscription qui a bien son importance : Élevé par souscription-1870.⁸⁰ » Bien entendu il faut comprendre le grand livre comme étant celui de Buchon, et c'est au sein du monde dont il est issu qu'il circule et qu'il est mobilisé dans un acte de transmission culturelle.

2. Politiques de Pergaud

La plupart des lectures de Pergaud éludent la dimension politique de l'œuvre. Deux grandes façons de le faire coexistent ou parfois s'articulent : une réduction documentaire et une appropriation territoriale et nationale.

La première a été largement documentée dans les parties précédentes, au travail lorsqu'il s'agit de comprendre – ou faire comprendre – l'œuvre comme une attestation ou une trace de ce qui a eu lieu, comme une histoire passée transmise, ou lorsqu'il s'agit de la passer au tamis de la véracité et d'en déduire les degrés de sa fiabilité. Bref sa mise à l'épreuve documentaire.

Les appropriations territoriale et nationale s'actualisent lorsque la présence de Pergaud est requise de façon plus intense, à l'occasion de commémorations diverses. Toutes deux sont des opérations de repolitisation de l'écrivain qui ne disent pas leur nom. Toutes deux aussi supposent la réduction documentaire – « *il a si bien décrit ce pays rural du début du vingtième siècle et dépeint avec justesse le pays, la vie d'autrefois, ses paysages, ses animaux et surtout ses habitants* » – qui, en les mettant à distance temporelle, permet de rapporter les histoires d'animaux ou d'enfants au pittoresque, au comique, à une inactualité politique (inactualité de faits passés et sans effets sur le présent ou pour le comprendre). L'œuvre de Pergaud, au nom d'une précision descriptive, est transformée en opérateur de l'attachement territorial de son auteur – « *témoin de notre territoire* », « *porte-parole de notre Franche-Comté* », « *quelqu'un de chez nous* » – mais aussi de celui des habitants contemporains à ce même territoire au nom d'un commun « *attachement naturel à notre pays natal* ». Les seconds se devraient, comme le premier, de porter leur pays, la terre « *sous leurs souliers* ». L'un des textes de Pergaud est régulièrement convoqué, *Renaissance*, parfois *ad nauseam* :

« J'ai grandi libre et sain, comme un arbre en plein vent,

⁷⁹ Jean-Paul Sartre, *Situations II. Littérature et engagement*, Paris, Gallimard, 1999, p. 74.

⁸⁰ La *Sentinelle du Jura*, 21 juin 1870.

L'air vif de la Comté tanna ma rude écorce
 Et, gonflant de santé les bourgeons de ma force,
 Me fit un front farouche avec un chœur d'enfant.⁸¹ »

« *L'image pourrait s'appliquer à beaucoup d'entre nous* » ajoute l'un des protagonistes de la commémoration de 2015 dans un geste d'autochtonisation du public. L'arbre permet effectivement de rendre disponible le thème des racines, comme cela fut fait aussi en 2013, au moment où le conseil départemental du Doubs s'est porté acquéreur du tableau de Courbet *Le chêne de Flagey*⁸².

S'agissant de Pergaud, c'est oublier la dernière strophe du poème qui, dans un même mouvement, dit une subjectivation du poète et une distance au pays :

« Mais des désirs puissants ont rénové ma sève
 Et les haines soufflant des montagnes natales
 Ne pourront plus courber les tiges de mon rêve.⁸³ »

L'appropriation territoriale a aussi son versant marchand lorsque la « *valorisation des grands hommes* » est appelée à la rescousse pour participer « *au rayonnement de la Franche-Comté, au développement de la région* » ou d'un point de vue touristique « *à nous faire connaître comme le Pays de Pergaud* ». La production d'une « *forte valeur ajoutée* » est attendue⁸⁴.

FIG 7

L'appropriation nationale fait varier les thèmes au gré des circonstances du mouvement du monde et de la marche de la nation. 2015 est l'année du centenaire de la mort de Pergaud, mais aussi une année de commémorations autour de la guerre de 1914-1918⁸⁵. Devenu « *le lieutenant Pergaud* », l'un des « *écrivains morts pour la France* » dont le nom est inscrit sur la liste des écrivains morts pendant la première guerre mondiale au Panthéon, « *les 560* », il se voit transformer en modèle civique, ou bien rendu disponible pour figurer une « *mémoire nationale* » dont la nécessité serait accentuée par une situation de désormais absence de témoins, ou encore pour incarner des « *valeurs de la république* » et de la laïcité entendues là non comme des entités abstraites mais comme une politique, celle mise en place par le gouvernement Valls en 2015. Dans les mesures prises, en 2015, après les attentats du 7 janvier, par le ministère de l'Éducation nationale l'accent est mis sur la « *transmission des valeurs républicaines* » et la « *laïcité* », le « *développement de la citoyenneté* »⁸⁶.

Comme des emplois à contre-sens de l'œuvre et pour lesquels il a été nécessaire d'opérer une déconnexion entre « *les convictions fortes et entières* » de l'écrivain et les raisons de ses grandeurs avancées, littéraire par son écriture et son interprétation documentaire, nationale parce que mort au combat malgré ses propres convictions antimilitaristes. La question de la citoyenneté apparaît dans *La guerre des boutons*, mais pas nécessairement dans le sens que lui donne les commémorateurs de l'écrivain. Dans les deux dernières lettres qu'il adresse à Lucien Descaves (1861-1949), en 1915, Louis Pergaud revient sur son antimilitarisme. En mars 1915 : « [...] si j'ai le bonheur de revenir, ce sera, je crois, plus antimilitariste encore qu'avant mon départ », puis le 22 mars 1915, quelques jours après un assaut meurtrier qu'il juge inutile : « il fallait sans doute une troisième étoile au c... sinistre qui

⁸¹ L. Pergaud, *Choix de poèmes*, in : *Œuvres complètes*, op. cit., p. 1128.

⁸² Sur ce point voir N. Barbe et Jean-Christophe Sevin, *Le retour du Chêne de Flagey*, Ornans, Ethnopôle Pays de Courbet, pays d'artiste, rapport de recherche, 2017.

⁸³ L. Pergaud, *Choix de poèmes*, op. cit. La même remarque pourrait d'ailleurs être faite s'agissant de Courbet.

⁸⁴ Sur cette question on se reportera à Luc Boltanski et Arnaud Esquerre, *Enrichissement. Une critique de la marchandise*, Paris, Gallimard, 2017.

⁸⁵ Sur celle-ci voir Enzo Traverso, *À feu et à sang. De la guerre civile européenne, 1914-1945*, Paris, Stock, 2007. Ainsi que Jean-Jacques Becker, 1914. *Comment les français sont entrés dans la guerre*, Paris, Fondation nationale des sciences politiques, 1977.

⁸⁶ « Ministère de l'Éducation nationale : Grande mobilisation de l'École pour les valeurs de la République - Annonce des mesures - 22 janvier 2015 », *Journal du droit des jeunes*, 2015, 341, p. 48-54.

commande la division de marche⁸⁷ ». « Le moindre discours cocardier, la moindre prise d'arme devant un monument serait une insulte à la mémoire de l'auteur du Roman de Miraut » écrit de son côté Bernard Clavel à l'aube des manifestations du centenaire de la naissance de Pergaud, en 1982⁸⁸.

FIG 8

Une fois l'œuvre vidée des catégories descriptives d'un monde extérieur et des tentatives d'appropriation, une fois installée dans un plan d'immanence, c'est à dire considérée comme un monument, il nous reste un Pergaud politique. Par politique nous n'entendons pas une référence documentée à son antimilitarisme, à son positionnement sur l'existence d'une surnature ou à ses textes sur les élections – même si tout cela fait partie d'une topographie historique et politique⁸⁹ –, par Pergaud politique nous entendons un Pergaud politique par la littérature et dans le sens que Jacques Rancière donne à ce terme c'est-à-dire une dissolution des catégories opposée à ce qu'il appelle la police comme maintien des assignations et hiérarchies sociales. La police est distribution des êtres dans des classes, des registres distincts de compétence, de fonctions, de statut, de rôle alors que la politique se donne en excès relativement à toute assignation à un lieu. Au régime des identités et des identifications que suppose l'ordre policier, la politique oppose un certain mode de subjectivation par la production d'une capacité ou d'une instance d'énonciation, par la présupposition de l'égalité de n'importe qui et par le souci de la vérifier. Le politique est la rencontre de ces deux processus hétérogènes⁹⁰. Hypothèse est là faite que dans ces sens-là, *La guerre des boutons* relève du politique, et de la politique ce qui se passe dans la bande des Longevernes.

2.1. Politique 1- Échapper : le pouvoir est au bout des boutons

Les Longevernes viennent de capturer le chef de la bande ennemie, happé, emporté dans leur camp au milieu des hurlements vainqueurs. Plutôt que les oreilles, le nez, le zizi, les couilles en procédant comme pour les petits taureaux et donc lui attachant « le sac », Lebrac préfère couper boutons, boutonnières, lacets jarrettières des habits et chaussures portés par Migue la Lune. Camus ajoutant : « – Va voir maintenant ce que veut te dire ta mère⁹¹ ».

FIG 9

Sous la plume de Pergaud l'idée est dite de génie et il y revient dans *Les petits gars des champs*.

« L'ingéniosité du général Lebrac, lorsqu'il eut fait prisonnier le guerrier velrans : Migue la Lune, se manifesta de la façon suivante :

- Le rosser c'est bien, pensait-il ; le faire rosser par ses parents, c'est mieux.

Il décida donc, pour le mettre hors de combat et l'exposer à toutes les foudres familiales, non point comme il l'en menaçait, de lui couper les oreilles et autres appendices auxquels l'autre tenait fort. Non, il décida, de concert avec Camus, La Crique, Tintin, Grangibus et les autres, de lui arracher tous ses boutons, de lui déchirer toutes ses boutonnières, et de lui

⁸⁷ Lucien Descaves est membre de l'Académie Goncourt, antimilitariste affirmé et condamné pour son roman *Sous-Offs* en 1889. L. Pergaud, *Œuvres complètes. 5. Correspondance 1901-1915. Documents*, Paris, Éditions du Club de l'honnête homme, 1976, p. 333 et 338. Pergaud fait partie des 70 intellectuels français qui signent une pétition dont le texte souligne le côté chimérique du retour de l'Alsace et de la Lorraine à la France, y compris du point de vue des Alsaciens-Lorrains.

⁸⁸ Bernard Clavel, « 1982. Année Pergaud », *Les amis de Pergaud*, 18, 1982, p. 40-42.

⁸⁹ Alain Brossat, *Le plébéien enragé. Une contre-histoire de la modernité de Rousseau à Losey*, Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin, 2013.

⁹⁰ J. Rancière, *La mésentente. Politique et philosophie*, Éditions Galilée, 1995.

⁹¹ L. Pergaud, *La guerre des boutons*, op. cit., p. 48.

rafler toutes les ficelles qui auraient pu aider plus ou moins au rétablissement de sa toilette.

Je n'ai pas besoin de vous dépeindre la rentrée du malheureux dans ses foyers ni de vous décrire par le menu la raclée familiale qu'il reçoit.⁹² »

Si la relation de pouvoir consiste à faire faire, alors les boutons en sont un magnifique instrument. Leur privation provoque bien sûr l'humiliation de l'ennemi capturé, repartant tenant son pantalon, portant les marques de la défaite. Mais plus que cela, elle opère une redistribution des capacités en faisant faire les parents de l'ennemi, les faisant corriger leurs enfants. Constitués en « trésor », les mêmes boutons sont un dispositif de soustraction à l'action de ses propres parents, de destitution de leur autorité, sapée au sens technique du terme parce que rendue sans objet.

FIG 10

Les rapports entretenus avec les père et mère se font le mode de l'administration violente d'une autorité. Les occurrences de cette brutalité sont nombreuses et montent en intensité au fur et à mesure que le récit avance.

« mon père, que je n'avais pas vu et qui passait justement, sans rien me dire, m'a foutu aussitôt une bonne paire de claques.⁹³ »

« Et saisissant dans le fagot entamé près de la cheminée un raim de coudre souple et dur, arrachant la chemise, jetant bas la culotte, le père de Lebrac administra à son rejeton, qui se roulait, se tordait, écumait, râlait et hurlait, hurlait à faire trembler les vitres, une de ces raclées qui comptent dans la vie d'un môme.⁹⁴ »

« Salauds de Velrans, ils lui paieraient ça [...] Étaient-ce les coups de verge de Migue la Lune ou les marques de la trique du père ? Tous les deux sans doute.⁹⁵ »

« – Hier, mon père m'a foutu mon sabre au feu après me l'avoir cassé, gémit Boulot, j'ai rien que pu r'avoir un petit bout de ficelle de la poignée et encore il est tout roussi.⁹⁶ »

« – Fais pas la bête, nom de Dieu ! s'exclama le père, ou je te calotte, sacré petit morveux, t'avais des boutons cette après-midi, puisque tu en as perdu une poignée en classe ; le maître vient de me dire que tu en avais plein tes poches ! Qu'en as-tu fait ? Où les avais-tu pris ?⁹⁷ »

« Aussitôt, joignant le geste à la parole, saisissant son rejeton par le bras et le faisant pivoter devant lui, il lui imprima sur le bas du dos, avec ses sabots noirs de purin, quelques cachets de garantie qui, pensait-il, le guériraient pendant quelque temps du désir et de la manie de chiper des boutons dans le "catrignot" de sa mère.⁹⁸ »

FIG 11

Le paroxysme de la violence est atteint au retour des Longevernes, après qu'ils aient châtié Bacailé, le traître, dont les parents ont menacé de recourir à des autorités extérieures pour obtenir justice.

« Une bordée de sanglots et de râles et de cris et d'injures et de menaces

⁹² L. Pergaud, *Les petits gars des champs*, *op. cit.*, p. 816.

⁹³ L. Pergaud, *La guerre des boutons*, *op. cit.*, p. 14.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 73.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 76.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 217.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 213.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 214.

s'évadait de chaque maison, montait, se mêlait, emplissait la rue pour une effarante cacophonie, un sabbat infernal, un vrai concert de damnés. Toute l'armée de Longeverne, du général au plus humble soldat, du plus grand au plus petit, du plus malin au moins dégourdi, tous recevaient la pile et les paternels y allaient sans se retenir [...], à grands coups de poings et de pieds, de souliers et de sabots, de martinets et de triques; et les mères s'en mêlaient elles aussi, farouches, impitoyables sur les questions de gros sous, tandis que les sœurs, navrées et un peu complices, pleuraient, se lamentaient et suppliaient qu'on ne tuât pas pour si peu leur pauvre petit frère.⁹⁹ »

« De toutes les maisons du village, des cris, des hurlements, des vociférations, des râles, mêlés à des coups de pieds claquant, à des coups de poings sonnante, à des tonnerres de chaises et de meubles s'écroulant, se mariaient à des jappements épouvantés de chiens se sauvant, de chats faisant claquer les chatières pour le plus effroyable charivari qu'oreille humaine pût rêver.

On eût dit que partout à la fois on s'égorgeait.

Gambette, le cœur serré, immobile, écoutait.

C'étaient... oui, c'étaient bien les voix de ses amis : c'étaient les rugissements de Lebrac, les cris de putois de La Crique, les meuglements de Camus, les hurlements de Tintin, les piailllements de Boulot, les pleurs des autres et leurs grincements de dents : on les battait, on les rossait, on les étrillait, on les assommait !¹⁰⁰ »

Seul Bacaillé, « le boiteux¹⁰¹ », « le bancal¹⁰² » semble échapper à ces traitements parentaux brutaux. Au-delà de sa rivalité amoureuse avec Camus, sans arrêt il s'installe du côté de l'autorité extérieure en dénonçant les autres à l'instituteur – « – M'sieu, y'a la Crique qui lui souffle¹⁰³ » –, se plaint que les autres se moquent de lui parce que « faible et infime¹⁰⁴ » – ce que conteste d'ailleurs Lebrac –, manque de loyauté dans les jeux de virilité – urinant sur la main et le pantalon de Camus alors qu'ils s'agit de comparer la taille respective de leurs sexes, ce sur quoi une partie de l'armée des Longevernes passe « généreusement l'éponge¹⁰⁵ » –, pour finir par trahir en révélant aux Verlans l'emplacement de la cabane des Longevernes et de leur trésor. Son père en l'emmenant jusqu'à Baume, à la foire et pour livrer un veau vendu à un boucher, d'abord lui ouvre un moment de bonheur, un tel temps, même rare, dans le cadre de la relation père-fils n'arrive à aucun des autres enfants.

« Le jeudi suivant, de bon matin, le père de Bacaillé accompagné de son fils partit à la foire à Baume. Sur le devant de la voiture à planches à laquelle on avait attelé Bichette, la vieille jument, ils s'installèrent sur une botte de paille disposée en travers ; en arrière, sur une litière fraîche, tout le corps dans un sac serré en coulisse autour de son cou, un petit veau de six semaines montrait sa tête étonnée. Le père Bacaillé, qui l'avait vendu au boucher de Baume, profitait de l'occasion qu'offrait la foire pour le conduire à son

⁹⁹ *Ibid.*, p. 349-350.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 348.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 296.

¹⁰² *Ibid.*, p. 325.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 300.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 298.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 314.

acquéreur. Comme c'était jeudi et qu'il devait toucher de l'argent, il emmenait son fils avec lui.

Bacillé était joyeux. Ces bonheurs-là n'arrivaient pas souvent. Il évoquait d'avance toutes les jouissances de la journée : il dînerait à l'auberge, boirait du vin, des petits verres ou des sirops dans le gobelet de son père, il achèterait des pains d'épices, un sifflet, et il se rengorgeait encore en pensant que ses camarades, ses ennemis, enviaient certainement son sort.¹⁰⁶ »

Mais le voyage avec son père, auquel il avait pensé confier l'emplacement de la cabane et du trésor des Longevernes – « de même qu'à l'instituteur », lui offre aussi l'occasion de trahir, les dévoilant à Boguet, un Velrans avec qui il est revenu de la foire. Mais on ne peut être entre parent et enfant, il n'y a pas d'espace commun possible sauf à être nulle part, et Bacillé accumule les signes d'un être-nulle-part. La singularité de la relation avec ses parents s'actualise encore lorsqu'au retour du traître, sérieusement corrigé pour sa trahison, « Son père et sa mère accourus l'emportèrent à la maison à demi évanoui, pendant que tout le village intrigué les suivait¹⁰⁷ ».

« On pensa les fesses de Bacillé, on le débarbouilla, on mit tremper ses habits dans une seille à la remise, on le coucha, on lui chauffa des briques, des cruchons, des bouillottes ; on lui fit boire du thé, du café, des grogs et, toujours hoquetant, il se calma un peu et baissa les paupières.¹⁰⁸ »

Seule relation de soins que les parents appliquent aux enfants présente dans le texte de Pergaud.

Les parents ne sont pas seulement brutaux, ils contrôlent aussi la circulation de l'argent.

« [M]ais tu sais bien que si, par malheur, on nous donne un rond, le père ou la mère le prennent aussitôt pour acheter des fourbis dont on ne voit jamais la couleur.¹⁰⁹ »

« [J]e parle pas non plus des sous qu'on peut ramasser aux baptêmes et aux mariages, c'est trop rare et il n'y a pas à compter dessus¹¹⁰ ».

« [Q]uand mon parrain ou ma marraine ou n'importe qui vient boire un litre à la maison et me glisse un petit ou un gros sou ? Ah ouiche ! Si j'ai pas le temps de me trotter assez tôt et dire que j'ai acheté des billes ou du chocolat avec le sou qu'on m'a donné, on a bientôt fait de me le raser. Et quand je dis que j'ai acheté des billes, on me les fait montrer, passe que si c'était pas vrai on me le ferait « renaquer » le sou, et quand on les a vues, pan ! une paire de gifles pour m'apprendre à dépenser mal à propos des sous qu'on a tant de maux de gagner ; quand je dis que j'ai acheté des bonbons, j'ai pas besoin de les montrer, on me fout la torgnole avant, en disant que je suis un dépensier, un gourmand, un goulu, un goinfre et je ne sais quoi encore.¹¹¹ »

Tout comme ils entendent aussi le faire avec les rapports amoureux et la sexualité de leurs enfants.

« La Marie Tintin voulut intervenir directement. Elle reçut de sa mère une paire de gifles lancées à toute volée avec cette menace :

– Toi, petite garce, mêle-toi de ce qui te regarde, et que j'entende dire encore

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 317.

¹⁰⁷ L. Pergaud, *ibid.*, p. 344.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 344-345.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 143.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 145.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 144.

par les voisines que tu fricotes avec ce jeune gouilland de Lebrac, je veux t'apprendre ce qui est de ton âge.

La Marie voulut lui répliquer : une nouvelle paire de claques du père lui en coupa l'envie et elle s'en fut pleurer silencieusement dans un coin.¹¹² »

Si la thèse de Daniel Fabre est juste, c'est-à-dire si la traque aux nids a à voir avec l'apprentissage du monde naturel et social, et si la passion des oiseaux renvoie au départage des sexes et à l'apprentissage de la sexualité¹¹³, alors le traitement infligé par Tintin, sous l'effet de l'autorité paternelle, aux oiseaux qu'il a capturés renvoie à la même volonté de contrôle.

« Le premier soir comme il se ramenait à la maison avec deux geais et un merle, son père lui tomba dessus et, pour lui apprendre l'obéissance et le respect des nids, l'obligea à tordre le cou à ses malheureuses victimes qui tournaient déjà de l'œil, à les plumer, à les vider, à les barder de lard, à les cuire lui-même et à les manger pour son souper.¹¹⁴ »

« Tout de même, bon Dieu ! qu'il y a pitié aux enfants d'avoir des père et mère !¹¹⁵ » se disent les Longevernes au moment de l'interruption saisonnière des batailles. C'est donc sur de telles relations que les boutons permettent d'agir, les actualiser chez l'ennemi par leur prise, les neutraliser et y échapper par la constitution d'un trésor de guerre qui pallie à leur perte et suspend ainsi l'action des guerriers d'en face. Ils sont les opérateurs d'un renversement de l'autorité, reprise sur les parents. Un premier moyen avait été la nudité, solution jugée *in fine* inadaptée aux conditions climatiques et à l'état du sol sur lequel il faut marcher les pieds nus. « *Insoumis* » nous diront certains habitants des plateaux du Doubs pour caractériser la bande des Longevernes.

FIG 12. Les rapports d'autorité parentaux sont redoublés par ceux entretenus avec l'instituteur et dans une moindre mesure, à Longevernes, le curé. D'autant plus que l'enseignant et les parents s'entendent à propos des manières de traiter les enfants. « Il y a ton père qui jabote avec le père Simon¹¹⁶ » prévient La Crique s'adressant à Tintin. Tandis que le père de Lebrac recommande à l'instituteur « avec insistance de ne pas manquer son garnement et de le tanner chaque fois qu'il le jugerait bon¹¹⁷ ». Les relations entretenues entre les élèves et le maître, si elles ne sont pas de violence physique, se déroulent sous les modalités de la colère du second parfois portée à son paroxysme, de sa rage et de ses cris, des menaces de punition et des heures de retenue. Quant aux enfants, ils le considèrent comme une « vieille andouille¹¹⁸ » et un « vieux salaud¹¹⁹ ».

À plusieurs reprises il est nécessaire de se déprendre de l'autorité de l'instituteur, particulièrement lorsque menaçant l'un ou l'autre de retenue, il risque de priver la bande de certains de ses combattants, au rôle parfois essentiel, pour la bataille à venir après la classe.

« Eh bien, mon ami ! si vous ne me répétez pas à onze heures tout ce que nous allons redire pour vous et pour vos camarades qui ne valent guère mieux que vous, je vous préviens, moi, que pour commencer, je vous foutrai en retenue de quatre à six tous les soirs, jusqu'à ce que ça marche ! Voilà !

Le tonnerre de Zeus, tombant sur l'assemblée, n'eût pas provoqué stupeur

¹¹² *Ibid.*, p. 350.

¹¹³ D. Fabre, « La Voie des oiseaux. Sur quelques récits d'apprentissage », *op. cit.*

¹¹⁴ L. Pergaud, *La traque aux nids*, in : *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 918.

¹¹⁵ L. Pergaud, *La guerre des boutons*, *op. cit.*, p. 363.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 210.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 69.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 41.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 51.

plus profonde. Tous restaient écrasés par cette épouvantable menace.¹²⁰ »

Pour échapper à la menace, il faut alors « apprendre ses leçons » dans un rapport distancié au savoir scolaire et purement instrumental de déprise de l'autorité, en recourant parfois à l'exercice de la solidarité :

« – Apprenons bien nos leçons, avait recommandé Lebrac ; s'agit pas de se faire mettre en retenue demain, y aura du grabuge.¹²¹ »

« (Lebrac) avait vaguement entendu parler d'Archimède, qui s'était battu au temps jadis avec des lentilles.

La Crique lui avait laborieusement expliqué qu'il ne s'agissait pas de légumes, car Lebrac à la rigueur comprenait bien qu'on pût se battre avec des pois qu'on lance dans un fer de porte-plume creux, mais pas avec des lentilles.¹²² »

Pergaud ne tient pas en grande estime la pédagogie ou le milieu académique. Le métier d'instituteur qu'il pratique sur les traces de son père, sans grande vocation, semble lui avoir apporté déconvenues et désillusions sur les rapports à l'enfance que l'une et l'autre entretiennent. Son dossier d'instituteur¹²³ est la trace des aléas qu'il connaît dans l'exercice de cette fonction et de sa prise de distance avec celle-ci. Tantôt il est apprécié par un inspecteur, mis en garde par un autre, contesté par le conseil municipal de Landresse...**Fig 13 et 14** Ses convictions politiques, ses choix de vie, la manière de conduire sa classe et son enseignement correspondaient assez peu au rôle attendu de l'instituteur. « Marié, j'ai repris ma classe, sans dégoût, mais sans grand enthousiasme. J'ai peur de m'encroûter en m'y donnant par trop et c'est navrant de voir à quoi on arrive après vingt-cinq ans de services [...]. Peut-on d'un cœur léger abandonner son “moi” au courant polisseur du métier et devenir une pierre plate au fond de la rivière universitaire ?¹²⁴ »

Il pense la pédagogie comme une technologie de dressage et un instrument de soumission aux lois qui régissent la société où il faut être « hypocrite » et « dissimulé »¹²⁵. « La pédagogie que j'ai pratiquée après l'avoir subie est sans doute une fort belle science, mais je n'en connais guère de plus vaine, de plus creuse et de plus inutile¹²⁶ » Ce faisant, ce sont aussi les règles du monde social qu'il discute et leur reproduction. Face à la société des adultes, avec *La guerre des boutons* il porte à l'existence une société d'enfants qui s'essaie à échapper à leur autorité dans l'instant et pour ce qui les attend. Les débats y sont graves : qu'est-ce que l'égalité ou comment échapper aux pouvoirs.

2.2. Politique 2- Être, hiérarchie et égalité

La cabane construite par les Longevernes est un lieu qui leur appartient en propre. Là, ils font jouer leurs propres règles et autorités sans devoir se soumettre aux adultes – les parents, l'instituteur, le garde-champêtre, le curé.

« Ils auraient une maison, un palais, une forteresse, un temple, un panthéon, où ils seraient chez eux, où les parents, le maître d'école et le curé, grands contre-carreurs de projets, ne mettraient pas le nez, où ils pourraient faire en

¹²⁰ *Ibid.*, p. 40.

¹²¹ *Ibid.*, p. 250.

¹²² *Ibid.*, p. 15-16.

¹²³ Archives départementales du Doubs, IA 352.

¹²⁴ Lettre à M. Rouget, 4 janvier 1904, L. Pergaud, *Œuvres complètes. 5., op. cit.*, p. 23-24.

¹²⁵ L. Pergaud, *Les petits gars des champs, op. cit.*, p. 811.

¹²⁶ *Ibid.*

toute tranquillité ce qu'on leur défendait à l'église, en classe et dans la famille, savoir : se tenir mal, se mettre pieds nus ou en manches de chemise, ou "à poil", allumer du feu, faire cuire des pommes de terre, fumer de la viorne et surtout cacher les boutons et les armes.¹²⁷ »

Elle est le lieu où sont entreposées les armes – sabre, lances et triques –, instrument du but et par lequel le groupe existe. Le trésor de guerre y est caché, aussi on y recoud les boutons avant de rentrer à la maison pour se soustraire à la violence punitive. Bref elle abrite deux des conditions nécessaires à l'existence du groupe et à son échappée d'une condition de série au sens où l'entend Jean-Paul Sartre soit un ensemble d'individus désigné de l'extérieur¹²⁸. « Ils réaliseraient leur volonté : leur personnalité naissait de cet acte fait par eux et pour eux¹²⁹ ». **Fig 15** Cette cabane faite de pierres, de planches, de lattes, de clous n'est pas seulement ce qui permet de se soustraire, elle est la figure du groupe, tout à la fois ce qui l'incarne et le permet, ce qui l'autorise et lui donne corps, la manifestation et l'exercice d'une liberté conquise, la condition et la réalisation d'un être collectif et d'une unité synthétique. Cette dernière est clairement dite par Pergaud, dans une forme de fusion entre Lebrac et les autres. « Quand onze heures sonnèrent à la tour du vieux clocher paroissial, ils attendirent impatiemment le signal de sortie, car tous étaient déjà prévenus on ne sait comment, par infiltration, par radiation ou d'une tout autre manière, que Lebrac avait trouvé quelque chose.¹³⁰ » L'un des autres modes d'actualisation de l'unité synthétique est l'attaque, massive, comme un bloc et à laquelle l'ennemi ne peut résister. « Et telle une légion infernale et fantastique de gnomes subitement surgis de terre, tous les soldats de Lebrac, brandissant leurs épieux et leurs sabres et hurlant épouvantablement, tous, nus comme des vers, bondirent de leur repaire mystérieux et s'élancèrent d'un irrésistible élan sur la troupe des Velrans.¹³¹ » Un tel élan, comme l'infernal d'une légion, ne sont pas sans rappeler celui qui préside à l'assaut de la meute de la chasse sauvage dans *Le miracle de saint Hubert*, qui ne peut être stoppé que par l'intervention d'une surnature¹³². La cabane, comme la force, est puissance – Pergaud a lu Nietzsche et Jean-Marie Goyau –, résultat d'un agencement collectif et de son dépassement vers le groupe tendu pour l'action. Dans le roman, la destruction de l'une – la cabane – autorise la disparition de l'autre – le groupe.

Fig 16

« *L'exercice de la démocratie au parlement des « gueux »* ». C'est ainsi que dans une belle formule, un habitant du Doubs nous résume la bande des Longevernes. Un autre souligne « *le rôle du chef en tant que leader charismatique* ». C'est que ce groupe tendu vers un but commun n'est pas sans hiérarchie, sans écart de chacun à chacun.

Une forme de hiérarchie mesure les êtres à leur degré de proximité ou d'éloignement à un ou des principes¹³³, elle déroule les principes et les statuts. C'est bien le rapport entretenu par les Longevernes avec leur parents ou leur instituteur. L'avant-veille on avait « seriné » en leçon d'instruction civique sur le « citoyen », et ce lundi matin-là Camus ne peut sortir un mot à ce propos, « toute sa face exprimait un travail de gésine douloureux », son cerveau est « muré ». Tandis que les autres se demandent « Citoyen ! Citoyen ... qu'est-ce que cette saloperie-là ? ». Le maître, « cramois

¹²⁷ L. Pergaud, *La guerre des boutons*, op. cit., p. 234.

¹²⁸ Comme les usagers qui attendent un bus et qui tirent leur unité de ce moyen de transport. J.-P. Sartre, *Critique de la raison dialectique. 1. Théorie des ensembles pratiques*, Paris, Gallimard, 1960.

¹²⁹ L. Pergaud, *La guerre des boutons*, op. cit., p. 234

¹³⁰ *Ibid.*, p. 18.

¹³¹ *Ibid.*, p. 102.

¹³² L. Pergaud, *Le miracle de saint Hubert*, in : *Œuvres complètes*, op. cit., p. 243-264.

¹³³ Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, Presses universitaires de France, 1968, p.55.

de colère »¹³⁴ menace de retenue pour le soir. Quelques jours plus tard la situation se reproduit s'agissant des conditions requises pour être électeur que le pauvre Camus finit par énoncer largement aidé par La Crique, le savant de la bande et le meilleur élève du père Simon : être français, jouir de ses droits civils, avoir 21 ans, être inscrit sur la liste électorale de la commune. Et face à l'exposé rageur du maître sur les anciens systèmes de poids et de mesures,

« Camus et Lebrac et Tintin et La Crique même, partisan du “Progrès”, et tous les autres, se jurèrent bien, nom de Dieu, qu'en souvenir de cette terrible frousse ils préféreraient toujours mesurer par pieds et par pouces, comme avaient fait leurs pères et grands-pères, qui ne s'en étaient pas portés plus mal (la belle blague !) plutôt que d'employer ce sacré système de bourrique qui avait failli les faire passer pour couillons aux yeux de leurs ennemis.¹³⁵ »

S'agissant de ce dernier cas l'extériorité est double, celle du pouvoir du maître de priver la bande de certains de ses membres par une retenue venant sanctionner leur ignorance sur le système des poids et mesures. Et par conséquent de l'empêcher d'atteindre son but. Cette première forme est contenue par l'apprentissage des leçons, nous l'avons vu. Mais il faut percevoir là aussi une forme de résistance à un système métrique qui vient contrecarrer des usages locaux à l'œuvre. Ce qui nous éclaire sur les mêmes difficultés de réception de la définition formelle de citoyen ou de celle d'électeur. On sait Pergaud critique de la démocratie représentative. Dans *Les rustiques*, au moment des élections municipales, tous les quatre ans et alors que les Rouges et les Blancs sont de force à peu près égale, Abel et Laugu, l'un ancien meunier et l'autre ancien journalier, tous deux portés sur la bouteille, laissent croire à chacun des deux camps que leurs voix leur sont acquises en échange de quelques libations, s'arrangeant entre eux pour voter Rouge ou Blanc à tour de rôle, de façon à n'avoir au bout du compte aucune influence sur le résultat final, tout en faisant croire à leur importance¹³⁶. Comme une réponse à l'impossibilité, par le fait de leur trop grande pauvreté d'adhérer à tel ou tel comité qu'il soit républicain, démocrate, socialiste, radical... et leur refus de voir leur cotisation payée par « certains richards dévoués à leur cause¹³⁷ » pour raison de dignité ou de fierté. À moins que cela ne soit pur prétexte pour se donner temporairement un peu de pouvoir ne serait-il que celui de se faire payer à boire. Dans *Le roman de Miraut*, si le chien avait pu parler et connu les usages parlementaires sans doute aurait-il dit : « je ne suis pas électeur que tu puisses m'acheter pour un morceau de pain¹³⁸ ». Ou Lisée son maître chasseur parlant de lui : « on en m'achète pas un ami tel que lui comme on achète une conscience de député¹³⁹ ». Quant aux sénateurs, les deux électeurs les considèrent comme de « vieux fainéants¹⁴⁰ ». Certains ont vu dans ces positions de Pergaud du vague ou de l'imprécis¹⁴¹ alors que la parenté avec l'ami Octave Mirbeau et son appel à la grève des électeurs paru dans *Le Figaro* du 28 novembre 1888 est apparente. Ce papier reproduit dans *La Révolte* en décembre 1888, journal anarchiste, est distribué sous forme de tract en 1893, à 50 000 exemplaires¹⁴². Aux catégories abstraites de citoyen, les Longevernes préfèrent l'égalité en actes et la question de l'égalité se pose au moment de la constitution du trésor.

¹³⁴ L. Pergaud, *La guerre des boutons*, op. cit., p. 36.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 41.

¹³⁶ On peut voir là une figure critique du processus électif dans le rapport entre une importance feinte et la vacuité du résultat.

¹³⁷ L. Pergaud, *Les rustiques*, op. cit., p. 871.

¹³⁸ L. Pergaud, *Le roman de Miraut*, in : *Œuvres complètes*, op. cit. ; p. 452.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 426.

¹⁴⁰ L. Pergaud, *Les rustiques*, op. cit., p. 871.

¹⁴¹ Jean Boichard, « Clochemerle sur les plateaux : l'environnement politique du jeune Louis Pergaud », in : Ligue française de l'enseignement et de l'éducation permanente, op. cit.

¹⁴² Sylvie Thiéblemont, « Un journaliste faiseur d'opinion : Octave Mirbeau », *Communication et langages*, 108, 1996, p. 23.

« On est en république, on est égaux, tous camarades, tous frères : Liberté, Egalité, Fraternité ! on doit tous s'aider, hein, et faire en sorte que ça marche bien. Alors on va voter comme qui dirait l'impôt, oui, un impôt pour faire une bourse, une caisse, une cagnotte avec quoi on achètera notre trésor de guerre. Comme on est tous égaux, chacun paiera une cotisation égale et tous auront droit, en cas de malheur, à être recousus et « rarrangés » pour ne pas être « zonzennés » en rentrant chez eux.¹⁴³ »

Malgré des protestations sur la rareté de l'argent – « Jamais je pourrai trouver un sou à donner tous les mois¹⁴⁴ », et après un appel de Lebrac au « sacrifice à la Patrie¹⁴⁵ », la mesure est votée par trente-cinq voix contre dix. Pourtant le soir, la discussion revient et Guerreuillas ; fils de paysans pauvres, qui n'a jamais mangé de sardines parce que trop chères¹⁴⁶, prend la parole au nom des « sans-le-sou¹⁴⁷ ». « - Lebrac ! dit-il, c'est pas bien ! tu fais honte aux pauvres. T'as dit qu'on était tous égaux et tu sais bien que ce n'est pas vrai [...] Y a pas moyen qu'on paye. Alors on est des galeux ! C'est pas une république, ça na, et je ne peux pas me soumettre à la décision.¹⁴⁸ »

Voilà donc les Longevernes face, au-delà de la convocation des grands principes empruntés au registre de l'éducation civique, au problème de l'inégalité réelle et de la nécessité de son traitement en régime d'égalité, le sort du groupe en dépend. Des solutions sont avancées : faire les commissions du curé ou de l'instituteur, apporter des objets au chiffonnier contre argent sonnante et trébuchant, prélever des œufs dans la basse-cour familiale et les vendre, voler les parents directement ou en prélevant sur la monnaie des courses... « Et puis, enfin, à l'impossible personne n'est tenu. Quand vous aurez trouvé des sous, vous payerez ; si vous ne pouvez pas, tant pis, en attendant on s'arrangera autrement.¹⁴⁹ »

La bande ainsi échappe à la reproduction en son sein de principes extérieurs abstraits au profit d'un faire, et la hiérarchie qui y règne est d'un autre ordre. Pour reprendre les mots de Gilles Deleuze, elle saisit les êtres et les choses du point de vue de la puissance, et « le plus petit devient l'égal du plus grand dès qu'il n'est pas séparé de ce qu'il peut¹⁵⁰ » et qu'il pousse ses limites. Quelques jours plus tard Guerreuillas apporte une vieille jarretière de sa mère et trois boitons de chemises.

Les êtres et les rôles sont différenciés chez les Longevernes, leur singularité et leur différence sont affirmées et en quelque sorte ordonnées.

« Il y avait là Lebrac, le chef, qu'on appelait encore le grand Braque; son premier lieutenant Camu, ou Camus, le fin grimpeur ainsi nommé parce qu'il n'avait pas son pareil pour dénicher les bouvreuils et que, là-bas, les bouvreuils s'appellent des camus ; il y avait Gambette de sur la Côte dont le père, républicain de vieille souche, fils lui-même de quarante-huitard, avait défendu Gambetta aux heures pénibles ; il y avait La Crique, qui savait tout, et Tintin, et Guignard le bigle, qui se tournait de côté pour vous voir de face,

¹⁴³ L. Pergaud, *La guerre des boutons*, *op. cit.*, p. 138-139.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 139.

¹⁴⁵ *Ibid.*

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 260. Voir Jean-Christophe Fichou, « Les conserves de sardines à l'huile, ou le luxe français sur les grandes tables du monde », *Histoire, économie & société*, 1, 2007, p. 107-123 ; et Martin Bruegel, « “Un sacrifice de plus à demander au soldat” : l'armée et l'introduction de la boîte de conserve dans l'alimentation française, 1872-1920 », *Revue historique*, 596, 1995, p. 259-284.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 143.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 143-144.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 149.

¹⁵⁰ G. Deleuze, *op. cit.*

et Tétas ou Tétard, au crâne massif, bref les plus forts du village, qui discutaient une affaire sérieuse.¹⁵¹ »

Les qualités des uns et des autres sont au mieux mises en œuvre et il n'est pas question, par exemple, d'envoyer dans la nuit Guignard qui n'y voyait pas très clair, ni Boulot pas tout à fait aussi lesté que les autres inscrire sur la porte de l'église de Velrans le fameux : « Tou lé Velrant çon dé paigne ku !¹⁵² ».

Il y a bien sûr « les chefs », parmi lesquels Lebrac que ses qualités autorisent à tenir un tel rang, « chef et camarade¹⁵³ ».

« D'autres qualités que celles-là l'avaient, depuis un an, désigné comme chef incontesté des Longevernes.

Têtu comme une mule, malin comme un singe, vif comme un lièvre, il n'avait surtout pas son pareil pour casser un carreau à vingt pas, quel que fût le mode de projection du caillou : à la main, à la fronde à ficelle, au bâton refendu, à la fronde à lastique ; il était dans les corps à corps un adversaire terrible ; il avait déjà joué des tours pendables au curé, au maître d'école et au garde champêtre ; il fabriquait des kisses merveilleuses avec des branches de sureau grosses comme sa cuisse, des kisses qui vous giclaient l'eau à quinze pas, mon ami, voui ! parfaitement ! et des topes, qui pétaient comme des pistolets et *qu'on* ne retrouvait plus les balles d'étoupes. Aux billes, c'était lui qui avait le plus de pouce ; il savait pointer et rouletter comme pas un ; quand on jouait au pot, il vous "foutait les znogs sur les onçottes" à vous faire pleurer, et avec ça, sans morgue aucune ni affectation, il redonnait de temps à autre à ses partenaires malheureux quelques-unes des billes qu'il leur avait gagnées, ce qui lui valait une réputation de grande générosité.¹⁵⁴ »

Il sait aussi parler en chef et ses paroles sont entendues, il sait anticiper et sans cesse rappelle à l'honneur des Longevernes, et on l'a vu il garantit l'égalité. Il peut confier les pouvoirs du chef à quelqu'un d'autre. La bande peut se diviser en bandes menées, chacune, par un « guerrier important¹⁵⁵ ». Si la tâche de général – définie comme celui qui commande l'armée – n'est pas attachée à celle de chef, il est sans doute le meilleur dans cette fonction, entraînant ses soldats. En tous cas d'autres ne s'y sentent pas à l'aise, ce qui les conduit à la défaite. Parfois un conseil des chefs – six en plus de Lebrac – délibère, c'est le cas après la destruction de la cabane des Longevernes où il prend la décision de suspendre la guerre et garde temporairement, en une situation qui met en cause l'existence du groupe, « le secret de ces grandes décisions¹⁵⁶ ». « Ce fut une conférence longue et mystérieuse. L'avenir et le présent y furent confrontés au passé, non sans regrets et sans plaintes, et surtout l'on agita la question de reconquérir le trésor.¹⁵⁷ » Les chefs organisent le premier repas dans la cabane, un festin avec des bouteilles de vin et d'eau-de-vie, des pommes de terres mises à cuire

¹⁵¹ L. Pergaud, *La guerre des boutons*, op. cit., p. 12.

¹⁵² *Ibid.*, p. 21. Il y a là une grande différence avec la société d'enfants mise en scène dans le roman de William Golding *Sa majesté des mouches*, publié en 1954. Un groupe de garçons de 6 à 12 ans issus d'un milieu aisé de l'Angleterre des années cinquante, après un accident d'avion, se retrouve livré à lui-même, sur une île. Nathalie Zaltman souligne l'effacement des différences et la régression de l'individuel à la masse, à l'œuvre dans le roman. Voir N. Zaltman, « Children are pigs », in : *L'esprit du mal*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2007, p. 13-27. D'autres différences existent que l'on peut souligner : les enfants de Pergaud ne sont pas isolés, ils connaissent le milieu dans lequel ils évoluent, etc.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 17.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 16-17.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 230-231.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 343.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 341-342.

sous la cendre, des plaques de chocolat, des sardines, du sucre, des morceaux de clématite pour fumer

Le conseil général des guerriers de Longeverne les réunit dans leur totalité, c'est le cas lorsqu'il s'agit de décider de partir nus au combat « pour ne pas se faire esquinter les habits¹⁵⁸ ». « Il faut voter exigea Boulot¹⁵⁹ ». Après discussion, « la motion de Lebrac, appuyée par Camus, Tintin, La Crique et Grangibus, fut adoptée à "l'unanimité", comme d'habitude.¹⁶⁰ » Tintin est élu trésorier par acclamation et, après consultation des uns et des autres, il soumet son budget au vote de « l'assemblée générale des camarades¹⁶¹ ». Il peut aussi avoir révolte ou « protestation irréductible¹⁶² » comme lorsque Guerreuillas refuse de poursuivre nu les batailles, suivi par d'autres au nom de l'efficacité guerrière. Ce sont là différentes modalités de prise de décision qui sont mises en œuvre et articulées.

2.3. Politiques 3-- Marges

Tout comme on peut le dire pour d'autres¹⁶³, Louis Pergaud est un écrivain de l'expérience humaine. Cette qualité lui est pleinement reconnue dans les propos contemporains sur les plateaux du Doubs et dans les lieux qu'il a fréquentés.

En tant qu'enfant et instituteur d'abord.

« C'est son passage à Nans-sous-Sainte-Anne qui lui aurait donné des idées par la suite pour écrire La guerre des boutons parce qu'a priori il y avait quand même des rivalités entre les enfants de Montmaboux et ceux de Nans-sous-Sainte-Anne. »

« La Guerre des Boutons, il s'était inspiré... on sait que les Grand-Chaux et les Guyans ils se bagarraient. »

« Quand il était instituteur, il devait entendre ce que racontaient ses gamins et puis lui, avec son frère, il avait ses souvenirs d'enfance. »

Lui-même le revendique, rappelons-le.

« Je connais assez bien les enfants de la campagne ; j'ai vécu là-bas jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, j'y ai été élevé et j'ai fait moi-même l'école aux galopins du village. J'ai donc pu voir mes héros par les deux bouts de la lorgnette, ou, si vous voulez, je me suis trouvé tour à tour, par la force des choses, des deux côtés de la barricade.¹⁶⁴ »

« J'ai voulu restituer un instant de ma vie d'enfant, de notre vie enthousiaste et brutale de vigoureux sauvageons dans ce qu'elle eut de franc et d'héroïque, c'est-à-dire libérée des hypocrisies de la famille et de l'école¹⁶⁵ ».

Comme chasseur ensuite.

« Il s'agit d'un écrivain chasseur et on se retrouve dans ce qu'il décrit. Et pas seulement quelqu'un qui parle de chasse, j'emploie le mot chasseur à dessein parce qu'il y a tout du chasseur chez Pergaud »

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 83.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 85.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 86.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 153.

¹⁶² *Ibid.*, p. 132.

¹⁶³ Voir dans ce volume le texte sur Bernard Clavel.

¹⁶⁴ L. Pergaud, *Les petits gars des champs*, op. cit., p. 811.

¹⁶⁵ L. Pergaud, *La guerre des boutons*, op. cit., p. 8

« Celui qui est chasseur au chien courant et qui va chasser le lièvre, il aurait pu écrire ça si il en avait eu le talent, c'est tout. Parce que effectivement moi je ressens exactement la chasse aux lièvres quand je la pratiquais, l'amour du chien... »

« Vous savez les chiens il les a vus, il les a regardés, il les a suivis, il avait aussi un grand plaisir à admirer la façon dont les chiens travaillaient à la chasse »

« Les renards, il a dû les observer des heures et des heures parce que ce qu'il raconte... et il savait bien exprimer ce qu'il voyait »

D'une certaine manière il illustre l'assertion de Ludwig Feuerbach selon laquelle l'existence détermine la conscience.

Les marges, territoriales d'abord, et ce qui s'y déroule, importent parce qu'ici s'exprime une vérité, celle d'un territoire et de ceux qui le peuplent, là se mettent à nu et en porte à faux les centralités. C'est dans de telles marges que se déploient les armées d'enfants, et dans ce déploiement s'actualisent des façons de faire et des paroles où s'énonce la vérité du monde adulte, celui qui a le pouvoir, celui dans lequel où pour rentrer il faut devenir « bête ».

Depuis ce lieu de vérité, les adultes villageois apparaissent comme brutaux et ne sachant entretenir avec leurs enfants que des rapports de violence. Ils exhibent leur hypocrisie ou leurs renoncements, oublieux de leur jeunesse, des marges parcourues, du savoir par là accumulé, des manières de se gouverner en groupe dans une distance d'avec les impositions extérieures.

« Comme si on ne savait pas ce qu'ils ont fait eux aussi, quand ils étaient jeunes !

Après souper, ils nous envoient au plumard et eux, entre voisins, ils se mettent à blaguer, à jouer à la bête hombrée, à casser des noix, à manger de la "cancoillotte", à boire des litres, à licher des gouttes, et ils se racontent leurs tours du vieux temps.

Parce qu'on ferme les yeux ils se figurent qu'on dort et ils en disent, et on écoute et ils ne savent pas qu'on sait tout. »

« Moi, j'ai entendu mon père, un soir de l'hiver passé, qui racontait aux autres comment il s'y prenait quand il allait voir ma mère.

Il entrait par l'écurie, croyez-vous, et il attendait que les vieux aillent au lit pour aller coucher avec elle, mais un soir mon grand-père a bien manqué de le pincer en venant clairer les bêtes ; oui, le paternel, il s'était caché sous la crèche devant les naseaux des boeufs qui lui soufflaient au nez, et il n'était pas fier, allez !

Le vieux s'est amené avec sa lanterne tout bonnement et il s'est tourné par hasard de son côté comme s'il le regardait, même que mon père se demandait s'il n'allait pas lui sauter dessus.

Mais pas du tout, le pépé n'y songeait guère : il s'est déboutonné, puis il s'est mis à pisser tranquillement, et mon père disait qu'il en finissait pas de secouer son outil et qu'il trouvait le temps bougrement long parce que ça le piquait à la "gargotte" et qu'il avait peur de tousser ; alors sitôt que le grand-papa a été parti, il a pu se redresser et reprendre son souffle, et un quart d'heure après il était "pieuté" avec ma mère, à la chambre haute¹⁶⁶. »

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 362-363.

Ce privilège épistémologique accordé à la marge en action¹⁶⁷ est travaillé autrement par Louis Pergaud. Lorsque lui-même met en scène son expérience, c'est désormais d'un lieu extérieur devenu littéraire. « Hélas, je dois l'avouer, c'est moi certainement qui ai le plus mal tourné de la bande, puisque j'ai fait de la littérature ; quant aux autres, vous me permettrez de les défendre vigoureusement.¹⁶⁸ » Tout en se mettant en scène dans le personnage de la Crique, « psychologue et logicien¹⁶⁹ » dans *La guerre des boutons*, grand lecteur¹⁷⁰, considéré comme ayant de drôle d'idées¹⁷¹ et partant à regret à l'École normale dans *Lebrac bucheron*. « J'aurais préféré rester ici et vivre en paysan comme vous.¹⁷² » Comme un nageur entre deux mondes¹⁷³.

En 1912 Louis Pergaud imagine l'histoire d'un mendiant aux longs cheveux, Jean-Baptiste Hislé de la région de Baume-les-Dames. Il couche dans les étables des fermiers qui veulent bien l'héberger et meurt dans l'une d'entre elles. Dans les poches de son paletot rangé au fond de sa besace se trouvent quatre carnets aux couvertes demi-déchirées, aux pages rongées et remplies d'une écriture assez jolie écrit Pergaud, disant les avoir retrouvés chez le maire du village où le vagabond est mort. Le texte *Les carnets de Jean-Baptiste Hislé*¹⁷⁴ est pensé comme un propos introductif aux pages de ces carnets, introduction dont bien sûr Pergaud est l'auteur, et pages que les éditeurs des *Œuvres complètes* ont jugé qu'elles n'y avaient pas leur place.

Pergaud dit Hislé influencé, entre autres, par Héronidas (- IIIe siècle environ) auteur de *Mimes*, scènes dramatiques courtes évoquant des moments de la vie quotidienne. Comme lui son œuvre est découverte bien après sa mort, contenue dans un manuscrit, en 1891. L'œuvre imaginée de *Jean-Baptiste Hislé* est ironique, parfois vise des personnages haut placés et auraient pour cela une portée politique dit Pergaud. Comme une vérité sur un monde historique et social qui surgit là aussi de la marge.

3. Documents, monuments...

Considérer Pergaud comme un écrivain documentaire c'est le contraindre à n'être que le descripteur d'une réalité disparue et, puisque documents il y aurait, passer ses textes à la moulinette d'un positivisme épistémologique, qui est certes désespérément ennuyeux, mais plus important qui conduit à enfermer l'œuvre – parfois la garder – et à la clore dans un régime de temporalité qui n'autorise ni présent – sinon comme point d'observation d'un passé –, ni futur oubliant la lecture que Pergaud fait de Buchon.

Prendre au sérieux *La guerre*, c'est à dire la considérer comme une hypothèse sur la nature et l'organisation du monde humain comme l'écrit Thomas Pavel et faire un pas de côté par rapport aux appropriations qui tentent de la territorialiser, c'est lui attribuer une dimension politique, non en tant qu'elle serait le reflet des luttes à l'œuvre dans le champ de la conquête du pouvoir, mais parce qu'elle

¹⁶⁷ Voir sur cette question par exemple les discussions autour des travaux de Karl Mannheim, de Nancy Hartsock, de Dorothy Smith, etc.

¹⁶⁸ L. Pergaud, *Les petits gars des champs*, op. cit., p. 810.

¹⁶⁹ L. Pergaud, *La guerre des boutons*, op. cit., p. 112.

¹⁷⁰ « Il avait dévoré jusqu'à dix-huit ans tous les ouvrages qui composaient les bibliothèques scolaires du village et des environs [...] puis il avait déniché dans une vieille caisse d'un voisin, le père Moret, quantité de vieux bouquins à relier de cuir qui l'avaient longuement absorbé [...] », L. Pergaud, *Lebrac bucheron*, in : *Œuvres complètes*, op. cit., p. 802.

¹⁷¹ « - Est-il drôle, ce sacré La Crique avec ses idées ! », *ibid.* ; p. 767.

¹⁷² *Ibid.*, p. 767.

¹⁷³ Pour paraphraser Michel Foucault, « C'était un nageur entre deux mots », in : *Dits et écrits I, 1954-1975*, Paris, Gallimard 2001, et Georges Didi-Huberman, « "Un drapeau tour à tour rouge et noir..." », *Lignes*, 1, 2017, p. 23-41.

¹⁷⁴ L. Pergaud, *Les carnets de Jean-Baptiste Hislé (introduction)*, in : *Œuvres complètes*, op. cit., p.1113-1116.

contribue à explorer les instruments pour s'en déprendre, les façons de se gouverner comme collectif, la portée de savoirs situés en matière d'épistémologie politique. *La guerre des boutons* dessine la cartographie de contre-emplacements.

Si Pergaud est présent et nous concerne, Loin d'être l'écrivain qui viendrait calfater la perte tel le marin son bateau, c'est bien comme un taraudeur de brèches.

- Fig. 1. *Arnold Van Gennep, allumant les feux de la Saint-Jean*. ©Marseille, Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée. Dist. RMN-Grand Palais/Droits réservés.
- Fig. 2. Fonds Van Gennep. Musée national des Arts et Traditions populaires. © N. Barbe.
- Fig. 3. Yves Robert, *La guerre des boutons*, 1961, photographie de plateau. ©Zazi films.
- Fig. 4. Yves Robert, *La guerre des boutons*, 1961, photographie de plateau. ©Zazi films.
- Fig. 5. Bertrand Rothé, *Lebrac trois mois de prison*, Paris, Éditions du Seuil, 2009.
- Fig. 6. Max Claudet, *Tombe de Max Buchon*, Salins-les-Bains. © N. Barbe.
- Fig. 7. Brochure réalisée par l'association des amis de Louis Pergaud à l'occasion du 100^e anniversaire de sa disparition.
- Fig. 8. *Plaque d'hommage aux morts de la première guerre mondiale, église de Landresse*. © N. Barbe.
- Fig. 9. Yves Robert, *La guerre des boutons*, 1961, photographie de plateau. ©Zazi films.
- Fig. 10. Yves Robert, *La guerre des boutons*, 1961, photographie de plateau. ©Zazi films.
- Fig. 11. Louis Pergaud, *La guerre des boutons*, Paris, Éditions du Panthéon, 1945, Hors-texte d'Edou Martin.
- Fig. 12. Yves Robert, *La guerre des boutons*, 1961, photographie de plateau. ©Zazi films.
- Fig. 13. *Dossier d'instituteur de Louis Pergaud*. Archives départementales du Doubs, IA 352.
- Fig. 14. *Observations de Louis Pergaud suite à une inspection le 1^{er} avril 1905 à Durnes*. Archives départementales du Doubs, IA 352.
- Fig. 15. Yves Robert, *La guerre des boutons*, 1961, photographie de plateau. ©Zazi films.
- Fig. 16. Yves Robert, *La guerre des boutons*, 1961, photographie de plateau. ©Zazi films.